

ALADYN973

ÉMOI, ÉMOI, ÉMOI

Poémier d'amours

LES ÉDITIONS
DU NET



« **É**moi, émoi, émoi », est un poémier d'amours

où, comme dans une auberge espagnole vous ne trouverez que ce que vous transportez en permanence avec vous-même : vos émotions, vos joies, vos humeurs, vos tristesses, vos incertitudes, votre complexité. Cette liste ne s'arrête pas là, car nos vies sont remplies d'abondantes sensations et de multiples états d'âme...

L'AUTEUR

Aladyn973 de son vrai nom Alain Landy est né le 15 avril 1947 à Pélussin Chef-lieu de canton de la Loire à une cinquantaine de kilomètres au sud de Lyon. Il a vécu une cinquantaine d'années dans la Région Rhône Alpes. Mais, ce sont surtout la région de Saoû, le village de son adolescence situé en Drôme des Collines, à une dizaine de kilomètres au sud de Crest, et son DOM d'adoption, la Guyane, qui vont le marquer à jamais.

Il vit désormais en Guyane à Rémire Montjoly, dans la proche banlieue de Cayenne.

Enseignant spécialisé à la retraite, il est aussi, avec son épouse Dominique, l'auteur de huit ouvrages de contes, de poésies et de fables pour enfants et adolescents.

Créateur de nouvelles et de mots croisés pour le Crestois, France Guyane et la Semaine Guyanaise, il fut primé par la ville de Montélimar en 1997 pour l'une d'entre elles.

Il a été sept ans le responsable du Pôle enfants de la Maison Des Personnes Handicapées de Cayenne de la création de cette MDPH à son départ à la retraite. Il est encore aujourd'hui conciliateur pour aider les personnes handicapées dans leurs démarches.

Émoi, émoi, émoi

Aladyn973

Émoi, émoi, émoi

Poémier d'amours

Avant-Propos

A Dominique, mon épouse, la femme du bout de ma vie.

A mes enfants dans l'ordre de leur apparition dans ma vie : Albin, Romain, Audrey, Olivia.

A mes petits-enfants : Lucas, Laurane, Lola, Jade, Aimy, Maël, Théo...

« Les mots sont les passants mystérieux de l'âme. »

Victor HUGO

« Les mots savent de nous des choses que nous ignorons d'eux. »

René CHAR

« Un jour, les mots m'ont pris par la main. »

ARAGON

Et puis...

Il a suffi, un jour, que nos regards se croisent,
Il a suffi, un jour, que nos mains se rencontrent,
Il a suffi aussi, d'un rien de fantaisie,
Pour que nos vies basculent.

Quand tu es loin de moi, mes pensées se
bousculent,
Quand tu es loin de moi, meurt la frénésie,
Les jours ne sont plus rien que les heures d'une
montre,
Et les nuits se mesurent d'une blancheur sournoise.

Et puis, l'on se retrouve, et aussitôt renaît ce souffle
qui nous lie.

Et puis, l'on se retrouve, et aussitôt renaissent nos
amours définies.

Chercher, trouver...

Depuis longtemps je te cherchais,
Ici ailleurs et n'importe où,
Depuis toujours je te cherchais,
Tu te cachais je ne sais où.

Je t'ai cherchée au bout du monde,
Là où le monde n'est plus debout,
Je t'ai cherchée au fond du monde,
Là où le monde a mis les bouts.

Je t'ai trouvée tout près de moi,
Presque à ma porte, dans ma vie même,
Je t'ai trouvée très près de moi,
Là où mon bien-être se sème.

Maintenant, tu sais fleurir tous mes sourires,
Maintenant, tu es aussi mon contenant,
Maintenant, tu es tout air que je respire,
Maintenant, tu es la fin de mon tenant.

Quiétude...

Ah le voilà, ce beau voyage en habitude !
Dans ce train fou d'incertitudes,
Près de ton corps en attitude,
Dans l'abandon des plénitudes,
Quiétude, quiétude, quiétude, quiétude.

Ah que sont loin les inquiétudes !
Dans ce futur de certitudes,
Où se calment les turpitudes,
Dans de faciles servitudes,
Quiétude, quiétude, quiétude, quiétude.

Ah doux bonheur en altitude !
Sans ce monde d'ingratitude,
Avant-goût de béatitude,
Par un amour exactitude,
Quiétude, quiétude, quiétude, quiétude.

Merci pour toutes ces amplitudes.

Ma jeunesse...

Comme un voleur qui se faufile,
Comme le parfum d'une maîtresse,
Comme un flirt qui se défile,
La voilà partie, ma jeunesse !

Comme un doux matin de printemps,
Comme la beauté d'une diablesse,
Comme une passion à vingt ans,
La voilà partie, ma jeunesse !

Comme une rose trop éphémère,
Comme la ferveur d'une faiblesse,
Comme un poème trop sommaire
La voilà partie, ma jeunesse !

Que me reste-t-il aujourd'hui ?
Quel remède à ma vieillesse ?
Je n'en vois qu'un qui me séduit,
Ton amour, ma seule richesse.
Cet amour qui donne à ma vie,
Tant de bonheur, tant d'allégresse,
Et qui m'apporte, tendre sursis,

Les plaisirs d'une autre jeunesse.

Femmes de ma Guyane...

Je vous ai vues passer, tantôt sous mes fenêtres,
Graciles et délicates, sur la pointe des pieds,
Le visage serein, affichant un bien-être,
Femmes de ma Guyane, comme vous me plaisez !

Je vous ai vues assises, le soir, aux Amandiers,
L'épaule découverte, les cheveux bien tressés,
Le regard au lointain vers l'horizon fixé,
Femmes de ma Guyane, là vous me séduisez !

Je vous ai vues aussi, dans les rues de Cayenne,
Un enfant sur le bras, un autre à vos côtés,
Mère très attentive, mère très souveraine,
Femmes de ma Guyane, toujours vous me charmez !

Je vous verrai passer, souvent sous mes persiennes,
Je vous verrai assises, les soirs, aux Amandiers,
Je vous verrai enfin, dans nos rues de Cayenne,
Femmes de ma Guyane, sans jamais me lasser !

Alors partir...

Alors Partir,
C'est tout ce qu'il me reste à faire,
Pour aller voir plus loin que le bout de leurs nez.
Changer de lieu, changer de terre,
Retrouver quelque chose que je crois deviner.
De nouveaux yeux fixés sur moi,
Des doigts pointés qui me regardent,
De nouveaux jeux, nouvelles lois,
Il ne faut pas que je m'attarde.

Ma mémoire tracera ses sillons malhabiles,
Seuls quelques moments y trouveront leur place,
Certains disparaîtront, remarques délébiles
Pour faire à l'avenir une plus grande place.

Dans tes yeux...

Il y a dans tes yeux tant de choses à surprendre,
Il y a mille feux, mille éclats de tendresse,
Il y a si souvent une lueur si tendre,
Que mon cœur en frémit comme sous tes caresses.

Il y a les mises en garde de la mère attentive,
Il y a les souvenirs qui froissent ton regard,
Il y a aussi l'ardeur d'une foi combative,
Que ta ferveur brandit comme un fier étendard.

Comme j'aime ces yeux, quand le soir apparaît,
Quand tu viens te blottir au creux de mon épaule,
Comme ils semblent ici avoir trouvé leur paix,
Pour pouvoir se fermer sur la nuit qui nous frôle.

Je me souviens, ma mère

Je me souviens, ma mère, de ta belle robe blanche,
Que tu mettais pour les cérémonies,
J'étais fier de t'accompagner les dimanches,
Je te couvais des yeux en ces instants bénis.

Je me souviens, ma mère, de ta gôl d'abati,
De ton cam'za convoué sur ta taille menue,
Quand tôt, tu partais le matin, au chantant pipiri,
Légère comme un oiseau sur tes mignons pieds nus.

Mais le temps a passé, et tu nous as quittés.
Si tu voyais maman, aujourd'hui...

Comme les dimanches sont sans cérémonie,
Plus de robe tètèche,
Plus de lachat,
Plus de bijoux montés,
Les femmes sont en bleu jeans ou en short mini
Leurs têtes sont cocos ou cheveux rallongés,
Je suis certain maman que tu serais saisie.

Et, je sais bien que de ce tralala,
Tu dirais d'un petit air chagrin :
« Kouman sa, kouman sa ! En mo péi jodla,
Tout moun ka semblé oun wonm atchwèlman ! »

Le Carnaval est arrivé

Le Carnaval est arrivé,
Les Touloulous sont déguisés,
Le Jé Farin blanchit la place,
Et Neg Marron noircit sa face.

Le Carnaval est arrivé,
Les Touloulous vont s'amuser,
Le Bobi secoue sa trompe,
Anglé Bannan en grande pompe.

Le Carnaval est arrivé,
Les Touloulous vont défiler,
Bef Volo Bef, cornes en délire,
Rivières Salées pour nous séduire.

Le Carnaval est arrivé,
Les Touloulous sont déchaînés,
Diable Rouge court dans la rue,
Même Lan Mo est bienvenue.

Le Carnaval est arrivé,
Les vieux, les jeunes, les sots, les sages
Dans les villes et dans les villages,
Toute la foule va danser : le Carnaval est arrivé.

Hypocrite...

Quand tu es près de moi, tu joues à l'amoureux,
Tu me fais les doux yeux mais de moi tu profites
Tu couvres tout mon corps de tes baisers fougueux,
Tu es le roi du faire semblant, le roi des hypocrites.

Combien de jours à croire à tes promesses ?
Combien de nuits ai-je pleuré en t'attendant ?
Combien de temps resté dans ma détresse ?
Combien d'années ai-je perdues en te croyant ?

Lorsque tu es seul, dans la rue, dans la ville,
Tu regardes les filles, tu dragues sans limite,
Tu vas d'un cœur à l'autre, tu mens et te défiles,
Tu es le roi du faire semblant, le roi des hypocrites.

Combien de jours à croire à tes promesses ?
Combien de nuits ai-je pleuré en t'attendant ?
Combien de temps resté dans ma détresse ?
Combien d'années ai-je perdues en te croyant ?

Tu arrives toujours avec des excuses,
Tu es un monstre beau, un peu machiavélique,
Mais je sais maintenant bien déjouer tes ruses,
Tu es le roi du faire semblant, le roi des hypocrites.

Combien de jours à croire à tes promesses ?
Combien de nuits ai-je pleuré en t'attendant ?
Combien de temps resté dans ma détresse ?
Combien d'années ai-je perdues en te croyant ?

J'ai été ton jouet, ton passe-temps, ton objet de plaisir,
Aujourd'hui c'est fini, tu peux prendre la fuite,
Aller trouver ailleurs une chance à saisir,
Tu es trop comédien, trop traître, trop hypocrite !

Combien de jours à croire à tes promesses ?
Combien de nuits ai-je pleuré en t'attendant ?
Combien de temps resté dans ma détresse ?
Combien d'années ai-je perdues en te croyant ?

L'autre...

Certains se croient seuls sur terre,
Passent leur vie sans me connaître,
D'autres s'affairent dans leurs affaires,
Voulant me faire disparaître.

Certains s'exposent pour nous distraire,
En profitent pour m'oublier,
D'autres se terrent dans leurs terres,
En me priant de m'éloigner.

Certains me lancent des fadaises,
En me regardant de bien haut,
D'autres se taisent dans leurs thèses,
Et ne disent pas ce que je vaux.

Mais tous ne sont pas ainsi,
J'ai droit aussi à de l'estime,
Certains sont plus que des amis,
D'autres sont même des intimes.

Mes frères de sang, mes frères de cœur,
Maîtres, valets ou bons apôtres,
Dans le bonheur, dans le malheur,

Même étant autre, je suis des vôtres.

La culotte...

En soie, en plumetis ou en cache-misère,
Exposée ou discrète, coquine ou bien sévère,
Elle imprime, elle exprime des dessous sans dessus,
Accroche le regard, n'en laisse aucun déçu.

Ecrin de crins soyeux, voile sur mousse tendre,
Partition de douceur, écran prêt à surprendre,
Elle gage, elle engage des désirs dissolus,
Approche les promesses de l'acte résolu.

Et si, devant la main, parfois, elle se dérobe,
Si elle va se cacher au mépris d'une robe,
Si elle se fait pudique, si elle chipote un peu,
C'est pour trahir souvent de bien troublants enjeux.

Bigotes ou délurées, midinettes ou poseuses,
Les femmes qui la portent, quand elles sont
amoureuses,
En jouent allègrement comme d'un instrument,
C'est un piège puissant pour séduire leurs amants.

Attention beaux messieurs, attention, attention !
Si vous n'y prenez garde, si vous les laissez faire,
Tout le monde rira de votre soumission,

Et, bientôt, l'on dira qu'elle est sur leur derrière.

Des mots de toutes les couleurs...

Moi, j'écirai des mots de toutes les couleurs,
Pour vous parler d'amour, pour dire mon bonheur,
J'irai plonger ma plume dans les yeux les plus bleus,

Pour recréer la mer, pour y trouver les cieux,
Mon sang servira d'encre aux vermillons messages,
Que je confierai seul, au secret d'une page,
Je volerai à Dieu l'or de son soleil,
Pour éclairer mes vers, pour vivre sans réveil,
Je couperai les ailes de tous les papillons,
Pour prendre leurs nuances, pour fuir la raison,
Je faucherai les fleurs de toutes les planètes,
Pour enrichir la vie, pour combler la palette,
Je délieraï sans fin les fils de l'arc-en-ciel,
Pour que tous nos matins prennent le goût du miel,

Pour moi, il n'est de monde que je n'explorerai,
Pour teindre tous les mots que je délivrerai.

Le vagabond...

Je ne suis pas d'ici, je suis de nulle part,
J'emboîte le chemin de mes rêves épars,
Je n'ai pas de maison, je n'ai que des abris,
Je n'ai qu'un bout de ciel pour y ranger mon lit.

Si souvent je m'enfuis, si je parais absent,
Si je semble furtif comme un souffle de vent,
Si je me réfugie au coin de mots heureux,
C'est pour me prémunir, c'est pour survivre un peu.

Je ne serai jamais d'un ici, d'un ailleurs,
Je ne planterai pas mes pieds comme une fleur,
Je serai vagabond des matins jusqu'aux soirs,
Je ne resterai pas lié à un terroir.

Si ma vie est ainsi, à parcourir le monde,
Si je laisse mes mains s'allier à vos rondes,
Si je n'ai pas de havre, si je n'ai pas de port,
C'est pour surprendre ainsi une certaine mort.

En mon âme inconsciente...

J'ai rangé mon cœur en chômage,
A double tour, à clé perdue,
Je ne serai plus son otage,
Il ne sera plus mon intrus.

Dans mon hiver, dans ma retraite,
Je vais poursuivre mes instants,
Plus de victoire, plus de défaite,
Que des heures calmes de couvents.

Les printemps fiers, les étés chauds,
Les soleils blancs de mers tendues,
Je les tairai au coin des mots,
Je les fuirai d'ombres rendues.

Comme un soldat après ses guerres,
J'accrocherai mes fers au clou,
Et j'attendrai dans l'éphémère,
Que ma nuit vienne à pas de loup.

Sensualité...

Dans les dunes des draps de ton grand lit tout blanc,
Que j'aime m'enliser dans ces sables émouvants.
Me laisser tutoyer par la douceur du lin,
Ronronner du plaisir amoureux des félins,
Pleurer de longs soupirs de subtiles tendresses,
Et laisser naître alors des sursauts d'allégresse.

Dans les vagues des draps de ton grand lit ouvert,
Que j'aime me plonger dans cette onde éphémère.
Faire chanter nos corps de la même chanson,
Jouer de mélodies, vibrer à l'unisson,
Rire enfin comme on rit d'un bonheur à sa porte,
Et croire un seul instant que rien ne nous importe...

Recette pour faire un brin de poésie...

Choisissez votre langue, vos mots, votre écriture,
Rajoutez l'adjectif qualifiant et sincère,
Un doigt de liberté, quelques grammes d'air pur,
Mélangez sans frémir, allez jusqu'à parfaire.

Choisissez quelques noms, simples, pas trop communs,
Rajoutez de bons verbes sortant de l'ordinaire,
Une pincée de rêve, un soupçon de parfum,
Mélangez sans trahir, agrémentez l'affaire.

Choisissez un moment, propice, un peu secret,
Rajoutez ce qu'il faut, ne soyez pas sommaire,
Un brin de fantaisie, trois gouttes de regret,
Mélangez, laissez dire, pensez à satisfaire.

Agrémentez de ce qu'il faut pour être heureux,
Servez sans plus tarder, dégustez sans détour,
Associez vos amis, invitez les curieux,
Réchauffez s'il le faut avec un peu d'amour.

Bon appétit mesdames, bon appétit messieurs !

À demi-mot...

À demi-mot, dans ton oreille,
Je veux te dire mes secrets,
Approche, approche, ma merveille,
Rapproche-toi encore plus près.
Je ne veux pas qu'ils nous entendent,
Car ils pourraient être jaloux,
Ouvre pour moi ton oreille grande,
Que j'y dépose mes mots doux.
Je t'aime mon amour, ma vie,
Et pour nous deux qui le savons,
Je te le dis à mots demis
Pour échapper à ces félons,
À ces tristes, à ces fâcheux,
Qui détestent nous voir heureux !

Tu dis...

Tu dis chaleur,
Et déjà
Le soleil éclate dans le ciel.
Tu dis couleur,
Et déjà
Les fleurs parsèment les fourrés.
Tu dis arbres,
Et déjà
Les lianes grimpent avec toi jusqu'à la canopée.
Tu dis Guyane,
Et déjà
La musique des mots envahit l'air du temps.
Comme des papillons de rêves éphémères.

Tu dis fraternité,
Et un peuple se lève pour crier son pays.

Ma Guyane...

Épithètes...

Une forêt – ininterrompue.

Une faune – illimitée.

Une flore – inimaginable.

Un soleil – indiscipliné.

Les êtres colorés.

La terre rubescente,

Humide,

Étrange,

Attirante,

Intransigeante,

Fière.

Ma Guyane...

Imagine...

Imagine...

Que j'arrive dans la nuit,
Comme si j'avais fui,
Par avion ou par bateau,
Sans souvenir, sans ghetto,
Et que je te demande de te raconter,
De tout me dire, tout me conter,
Mot après mot, dans mon oreille,
Que dirais-tu de tes merveilles ?

Toi, ma Guyane...

Ode à ma Guyane

S'affirmer un pays différent...

S'affirmer un pays différent.

Se cacher dans d'immenses verdeurs.

Se doucher sous des pluies diluviennes.

Se dorer la pilule au soleil la moitié de l'année.

Se respirer de milliers de senteurs.

Se retrouver reine d'un Carnaval,

En lettres majuscules

Et se voir mépriser pour un passé éteint.

Enfin :

Se définir très loin, dans l'Amérique du Sud,

Dans un coin de ce monde,

Où l'on est attiré.

Ma Guyane

Marionnettes...

Au bout de nos fils,
Comme l'araignée,
Qui danse et qui file,
Qui nous fait bouger ?

La peur, le péril,
L'espoir, l'amitié,
Au bout de nos fils,
Qui nous fait vibrer ?

Le bonheur subtil,
L'amour arrivé,
Au bout de nos fils,
Qui nous fait rêver ?

Au bout de nos fils,
Comme l'araignée,
Qui danse et qui file,
Nous sommes attachés.

Vous...

J'ai marché près de vous sans m'en apercevoir,
J'ai suivi tous vos pas, j'ai abusé de vos usages,
J'ai cherché comme vous des traces de mémoire,
J'ai écrit sur vos lignes, j'ai relu vos messages,
Mais vous ai-je jamais connus ?

J'ai vécu vos matins, j'ai eu peur de vos soirs,
J'ai prié vos idoles, j'ai cru à vos présages,
J'ai léché avec vous des plaies de désespoir,
J'ai pris souvent vos armes, j'ai ruminé vos rages,
Mais vous ai-je jamais connus ?

Me voilà à l'automne, octobre plein d'espoir,
Me voilà bien venu, me voilà presque sage,
Vous, les autres moi-même, mes frères de paraître,
Vous qui un jour, m'avez aimé et reconnu
Et je commence à peine à vous connaître

J'ai mis...

J'ai mis une fenêtre autour de ton ciel bleu pour mieux te contempler,

J'ai mis une barrière près de ma liberté pour mieux en profiter,

J'ai mis quelques années derrière cet instant pour avoir un passé,

J'ai mis beaucoup de mots dans mon vocabulaire pour mieux te raconter,

J'ai mis un peu de toi, j'ai mis un peu de moi, j'ai mis sans trop compter,

J'ai mis toute ma vie, le meilleur et le pire sans même le classer.

Mais, à ce jour....

Si j'ai mis tout ce temps à croire en ton amour,

C'est qu'il était trop grand pour en faire le tour.

Le rire...

Il illumine nos visages et chasse au loin les années
Et nos sillons, vilains présages, ont leur rudesse
condamnée.

Si l'eau vient brouiller nos regards, c'est que sa joie
lâche sa bonde,

Que le bonheur, sans crier gare, nous accepte aussi
dans sa ronde,

Mordons le ciel à pleines dents, la bouche ouverte,
les yeux mi-clos,

A petits cris, souffle haletant, rions comme font les
marmots.

Faisons entendre plus souvent ce rire joyeux et
tonifiant,

Il chassera comme le vent la tristesse et le mauvais
temps.

.

Voilà la pluie, voilà le vent...

Voilà la pluie qui vient heurter ma porte,
Voilà la pluie qui vient me déranger,
Maudite pluie que le diable t'emporte !
Maudite pluie va donc te cacher !

Voilà le vent qui fait claquer ma porte,
Voilà le vent qui vient me déranger,
Maudit zéphyr que le diable t'emporte !
Maudit zéphyr, retourne te coucher !

Voilà la pluie, voilà le vent, voilà les deux en même temps,
Voilà le vent, voilà la pluie qui sont devenus bons amis,
Maudit zéphyr, maudite pluie, maudits orages et vilain temps,
Puisque c'est ça, je vous le dis, je ne vais pas quitter mon lit.

Tête en l'air...

Je suis parti pour Camopi,
Où j'ai laissé mon parapluie
Je suis parti pour Saint Laurent,
Où j'ai laissé ma brosse à dent,
Je suis parti pour Régina,
Où j'ai laissé mon bermuda,
Je suis parti pour Cacao,
Où j'ai oublié mon chapeau,
Je suis allé à Saint Elie,
J'ai égaré mon walwari,
Je suis revenu à Cayenne,
Mon sac vide, mon cœur en peine,
Je n'ai pas la tête à mes affaires,
Je suis même un peu tête en l'air.

Mais grâce à toutes mes misères,
J'ai pu connaître sur la terre,
La Guyane, ce beau pays,
De l'Oyapock au Maroni.

Cayenne...

Quand l'alizé se lève, tes amandiers frissonnent sur leur place jardin.

Au long de tes journées, près de Félix Eboué, les palmistes distillent leur ombre qui décline.

L'Anse Nadau chuchote d'une mer qui s'éloigne,
Pour laisser Buzaré se prolonger sans fin,
Et, lorsque tu t'endors, Cépérou prend la garde en haut de sa colline,

Ainsi, voilà Cayenne, tous les jours de l'année,
Sous un soleil de plomb ou sous la pluie serrée.

Place des Amandiers...

Sur la place des Amandiers,
Le soleil se lève et passe la journée,
Les oiseaux récoltent de quoi faire un dîner,
Les femmes se promènent au long de ses allées,

Sur la place des Amandiers,
Les gamins se poursuivent à user leurs souliers,
Les vieux jouent aux boules jusqu'à la nuit tombée,
Et le temps passe ainsi au gré des alizés.

Liberté, Égalité, Fraternité...

Quand je crie LIBERTÉ,
Je suis nèg marron,
Esclave déchaîné, lavant tous les affronts,
Amérindien amer, victime au plus profond,
Blanc, nègre, métissé ou rouge Émerillon.

Quand j'hurle ÉGALITÉ,
Je suis prêt à l'action,
J'irai de par le monde pour unir les nations,
Rassembler sera là le but de ma mission,
Blanc, nègre, métissé ou rouge Émerillon.

Pour la FRATERNITÉ,
Je suis sur tous les fronts,
Je me battrais s'il faut, de toutes les façons,
Soldat dans cette guerre, je crie à l'unisson,
Comme un Blanc, comme un nègre, comme un
métisse et comme un rouge Émerillon.

Ma bonne étoile...

Tu es comme une étoile de ma constellation,
Un soleil radieux qui peut me réchauffer,
Et qu'importe le temps et sa désolation,
Je sais que tu es là et que tu vas rester.

L'amour est difficile et nous blesse souvent,
Mais tu me rends serein car tu sais m'apaiser.
Tu es unique au monde, tu es comme ces chants,
Qui bercent les enfants et les livrent à Morphée.

Je ne t'aimerai pas d'un amour de poète,
Qui s'attarde à sa muse qu'avant de s'envoler,
Car tu fus la princesse qui redressa ma tête,
Et me prit dans ses bras pour mieux me consoler.

Et qu'importe ce temps qui fuit comme un voleur,
Tu ralentis sa course, tu sembles le charmer,
Pour nous il s'arrête pour remplir nos heures,
Et garder nos jeunesses à nous faire mieux aimer.

En tirant le verrou...

Aimons-nous mon amour,
Séparons-nous du monde,
Et tirons le verrou.

A leurs cris soyons sourds,
Ma mie faisons la fronde,
Et tirons le verrou.

Grimpons en haut du ciel,
Par nos corps enlacés,
En tirant le verrou.

Tout aura goût de miel,
Au présent sans passé,
En tirant le verrou.

Ton lit sera notre île,
Loin de leur terre à eux,
En tirant le verrou.

Nous virons cette idylle,
Et nous serons heureux,
En tirant le verrou.

Et le verrou tiré, nous tournerons la clé,
Et nous la jetterons, très loin, dans un fossé,
Pour que seuls nous deux, nous puissions nous
aimer.

Aimons-nous mon amour,
Profitons d'aujourd'hui,
Jouissons de la vie,
Vivons ce plaisir fou,
En tirant ce verrou.

Le temps a fui, le temps s'en va...

Le temps a fui, le temps s'en va,
On est demain, déjà !!

Le temps a tourné une page,
Il nous laisse de son passage,
Des souvenirs et des présages,
Quelques joies et quelques dommages.

Le temps a tourné une page,
Saura-t-il nous rendre un peu plus sages ?

La force du destin...

J'étais dans ma raison, fermé à double tour,
Quand l'amour a frappé, un matin, à ma porte,
J'allais un aller simple, sans attendre un retour,
Mon cœur m'a trahi. Que le bonheur l'emporte !

J'avais dit : « plus jamais » ! J'avais dit : « c'est assez » !

Les jours me poursuivaient de leurs tristes matins,
Je conjuguais le verbe aimer aux temps passés,
Mais c'était méconnaître les forces du destin.

Quand tu es arrivée, peut-être à mon insu,
Je compris aussitôt que ma vie basculait,
Car mon esprit nourri de rêves décousus,
Savait depuis longtemps : c'était toi qu'il voulait.

Ma chabine...

Dans ma rue, je t'ai vu toi ma belle chabine,
Tu marchais lentement, téléphone à la main,
Avec tes longs cheveux, tu me semblais divine,
Aussitôt j'ai flashé, je ne voyais plus rien.
Je t'ai suivi des yeux, saisi et immobile,
Mon cœur dans ma poitrine frappait comme un
tambour,
J'ai erré avec toi dans toute cette ville,
Je voulais te guider jusqu'au bout de mes jours.
Plusieurs fois, j'ai voulu t'aborder dans la rue,
Plusieurs fois j'essayai de faire le premier pas,
Mais tu étais si belle que jamais je n'ai pu,
Et j'étais si timide que je ne l'osais pas.
Aujourd'hui, je t'attends, derrière ma fenêtre,
Aujourd'hui je t'attends, mon cœur plein d'émotion,
Quand vas-tu repasser, quand vas-tu apparaître ?
Quand vais-je te revoir une prochaine fois ?
J'ai eu le coup de foudre en te voyant passer,
J'ai eu le coup de foudre pour toi belle voisine,
J'ai eu le coup de foudre et je suis terrassé,
Je ne pourrais jamais t'oublier ma chabine.

Cayenne et toi...

Cayenne aujourd'hui, pour moi, c'est un peu toi,
C'est De Gaulle parcourue à tes bras enlacé,
Où tes sourires radieux fusent en rires de joie,
C'est aussi les Palmistes à petits pas pressés.

C'est la pointe Buzaret, là où nos jours se lèvent,
Les bancs des Amandiers qui unissent nos rêves.
C'est la plage Zéphir, la place du marché,
Cépérou, la colline où nous allons marcher.

Cayenne romantique, Cayenne du bout du cœur,
Ville où j'ai pu comprendre enfin le mot bonheur.

Cayenne, désormais, pour moi, ce sera toi,
Cayenne de l'amour, Cayenne de la joie,
Cayenne à jamais, du fond de mon émoi,
Cayenne pour toujours, pour moi, ce sera toi.

J'ai mal à ma terre...

Pour la nature que l'on saccage,
Pour la vérité en otage,
Pour l'injustice, pour la misère,
J'ai mal à ma terre.

Pour toutes les vies que l'on gaspille,
Pour les valeurs que l'on fusille,
Pour les aigris, pour les amers,
J'ai mal à ma terre.

Pour les jeunes que l'on exploite,
Pour leur liberté mise en boîte,
Pour ces enfants, pour leur mère,
J'ai mal à ma terre.

Pour ces hommes que l'on tue,
Pour le racisme qui continue,
Pour les guerres, pour cet enfer,
J'ai mal à ma terre.

Pour toutes ces choses qui font mal, qui font
pleurer, qui font scandale,

J'ai froid au cœur, j'ai mal à l'âme, je me sens laid,
je suis infâme.

Je ne voudrais plus de violence, plus de malheur,
plus de colère,

Pour une année, un mois, un jour, quelques minutes
éphémères,

Pour n'avoir plus mal à ma terre !

La lune...

Au milieu des nuages, la lune se démène,
Elle joue à cache-cache ou à saute-mouton,
Elle fuit quand on la cherche, elle court ou se promène,
Puis, s'installe immobile sur le toit des maisons.

La lune fait la folle dans son lit étoilé,
Elle danse, elle caracole en reine de minuit,
Elle aime s'éclipser quand elle est fatiguée,
Sans la lune qui rit, que serait notre nuit ?

Cayenne-Paris

Paris-Cayenne...

Le jour s'était levé comme à son habitude,
Il pleuvait dans les cœurs comme sous le ciel gris,
Les hommes se gavaient de tristes certitudes,
Et Cayenne se trouvait à deux pas de Paris.

Le matin qui suivait était éblouissant,
Les oiseaux ne savaient où donner de leurs cris,
Les femmes, sur leur passage, détournaient le passant,
Et Cayenne semblait si proche de Paris.

La terre ressemblait à un petit village,
Il y avait des enfants et des vieux qui riaient,
Il y avait aussi des pleurs dans les étages,
De Cayenne à Paris tout le monde priait.

Quand un bonheur arrive, quand un malheur survient,
Que l'on ait de la joie, que l'on ait de la peine,
Que l'on soit noir, blanc, chinois, amérindien,
Cayenne c'est Paris et Paris c'est Cayenne.

Sagesse...

J'ai compris maintenant ma place dans la chaîne,
Il est un temps pour tout, un temps pour être seul,
Je voudrais vivre loin des amours et des haines,
Pouvoir m'asseoir un peu, attendant mon linceul.

Ceux qui viennent après et que j'ai mis au monde,
Continueront ce jeu des amours sans hasard,
Et la terre pour eux sera tout aussi ronde,
Pour leur attribuer des enfants de leur art.

Je ne demande au ciel qu'un temps pour les aimer,
Pour compenser peut-être le manque que j'ai eu,
Faire grandir auprès d'eux une belle nichée,
Qui saurait m'égayer par leurs rires et leur vue.

J'ai compris maintenant ma place dans le rang,
Il est un temps pour tout, un temps pour être un,
Je voudrais vivre loin des amours déchirants,
Pouvoir m'asseoir enfin en attendant ma fin.

Mots interdits / mots inter-dits...

Voici des mots ma mie, des mots imprononçables,
des mots que l'on ne dit que dans l'intimité,

Voici des mots d'amour, des mots de connivence,
des mots que l'on ne dit que par complicité.

Au creux de ton oreille, je les déposerai pour que
ton dos frissonne et que tes yeux se plissent,

En suivant ton désir je les retrouverai à préparer ton
corps à de gracieux délices,

Ces mots qui font si peur à ceux qui nous jalourent,
je te les copierai sur un ciel de lit,

Et par leur vérité je te caresserai pour te faire jouir
des plus tendres délits.

Voici des mots ma mie, des mots inavouables, des
mots que l'on ne dit que dans la communion,

Voici des mots d'amour, des mots d'accord parfaits,
des mots que l'on ne dit que s'il y a l'unisson.

La valise...

Aujourd'hui, je fais ma valise,
Je pars avec toi, ma promesse,
Je ne sais pas où l'on ira,
Je mettrai quand même des draps.

Je mettrai aussi ma mémoire,
Celle qui redonne un peu d'espoir,
Celle qui fait rire, sans rien dire,
Celle enfin qui me fit partir.

Je mettrai des projets aussi,
Ceux qui redonnent des envies,
J'enfermerai tous nos beaux jours,
Ceux des désirs, ceux des amours.

Je cacherais tous nos mots tendres,
Personne ne pourra les prendre,
J'attacherai tous mes sourires,
Ils m'ont servi pour te séduire.

Les seuls habits que je mettrai,
Seront ceux des « comme tu me plais ! »
Et à la main, valise pleine,
J'irai vers toi à perdre haleine.

Aujourd'hui, j'ai fait ma valise,
Je pars avec toi, ma promise,
Je ne sais pas où l'on s'en va,
Mais je suis sûr de ce là-bas.

Le Bel au Bois Dormant...

Pour que mes nuits de crainte raccourcissent un peu,

Pour que mes jours de guet s'estompent prestement,

Je voudrais aujourd'hui, en grand fol amoureux,

Je voudrais être un peu ton bel au bois dormant.

Attendre sans soucis le retour de ma belle,

Attendre son baiser qui peut tout réveiller,

Je sentirais mon cœur, tout à coup, auprès d'elle,

Je sentirais mon cœur enfin émerveillé.

J'aimerais bien un peu raccourcir ce sommeil,

Car cent ans, c'est trop long, pour un fougueux
amant,

Que le temps se dépêche, que sonne le réveil,

Je veux être en tes bras, pendant de longs moments.

Pour que mes jours de doute raccourcissent un peu,

Pour que mes nuits de garde s'estompent
prestement,

Je voudrais désormais, en grand fol amoureux,

Je voudrais toujours être ton bel au bois dormant.

Le solitaire...

Dans le lourd silence des longues nuits sans fin,
Dans le glacial vide de leur couleur d'ivoire,
J'aimerais m'enfoncer comme dans un couffin,
Là, patient, j'attendrai qu'arrive enfin mon soir.

Je serai toujours seul, nourri de souvenirs,
Tu seras là, partout, même entre mes murs nus,
Je n'oublierai jamais ce que fut ton sourire,
Tu hanteras ma vie sans être revenue.

Je crois dès aujourd'hui que je suis solitaire,
Je ne peux rien construire que le temps ne détruise,
Je ne m'installerai qu'au milieu du précaire,
Je ne peux entraîner personne en ma remise.

Pour cela, je ne veux faire partager mes jours,
Pour cela, tu ne dois pas suivre mon parcours.
Avant que tu ne souffres par trop de notre amour,
Je préfère, pour nous, mettre fin aux toujours.

A l'été de ma vie...

Le printemps s'était posé sur mes épaules,
Il est parti ailleurs pour jouer d'autres rôles,
Mais l'été qui est là, sera beau, je le sais, le sens,
Avec ta présence, rien n'est plus comme avant.

Les années courbaient de leur poids, mon échine,
Elles sont beaucoup moins lourdes, à peine je les devine,
Mes journées sont joyeuses, nos rires sont de mise,
Depuis que tu es là, près de moi, ma promesse.

Et rien qu'à cette idée, mes yeux s'embrument un peu,
Parfois même, je me pince, pour me savoir heureux,
Cet amour qui nous lie, me semble tellement fort,
Que la seule rupture en est sûrement la mort.

Quand la vie, quelquefois, vient à nous séparer,
Tu restes dans mon cœur, fidèle à mes pensées.
Viens éclairer mes jours, viens adoucir mes nuits !
C'est la seule prière que je te fais, ma mie.

Lorsque je suis sans toi, le ciel perd tout éclat,
Je recherche tes yeux, partout, à tous mes pas,
Et je ferme les miens pour mieux les retrouver,
Au fond de mes pensées, à tout jamais gravés.

Le printemps s'était posé sur mes épaules,
Il est parti ailleurs pour jouer d'autres rôles,
Mais l'été qui est là sera beau, je le sais, le sens,
Car, avec ta présence, rien ne sera jamais, jamais
plus comme avant.

Trace indélébile...

Les blessures que la vie m'a infligées jadis, se cicatrisaient mal,

Il suffisait d'un rien, pour qu'une perle rouge s'échappe lentement,

Un mot trop aiguisé, une flèche ajustée, me tiraient quelques râles,

Mais ta dextérité m'apporta, aujourd'hui, tant de soulagement.

Tu rentras dans ma vie, comme moi dans la tienne,

S'en s'être rencontrés, nous nous connaissions bien,

L'amour était déjà, et ce, quoi qu'il advienne,

Il est des sentiments plus forts que tous les liens.

Même si, comme Érode, je vivais centenaire,

La marque que tu gravas au profond de mon âme,

Restera à jamais, comme un feu incendiaire,

Que jusqu'au bout du monde, je sentirai sa flamme.

Les fissures que la vie m'inflige désormais, se
soignent beaucoup mieux,

Il suffit que tu sois près de moi, pour qu'elles se
ferment simplement,

Les mots trop acérés, les flèches décochées, me
froncent un peu les yeux,

Mais ta dextérité m'apporte, maintenant, tout le
soulagement.

.

Ma triste aimante...

Lorsque ton doux regard s'embrume d'émotion,
Quand tes yeux sont la source de deux frêles
ruisseaux,
Quand tu cherches une épaule, fragile rémission,
Alors, tu viens vers moi et le monde est plus beau.

Lorsque tes mots sont lourds comme une éternité,
Quand ton âme est si triste qu'elle ressemble au
tombeau,
Quand tes mains refroidissent, quand tes pieds sont
glacés,
Alors, tu viens vers moi et le monde est plus chaud.

Lorsque tu cherches toujours ce qui va t'arriver,
Quand pour ton désespoir, tu veux un réconfort,
Quand tu crois que le ciel te laissera tomber,
Alors, tu viens vers moi et le monde est plus fort.

Lorsque tu te sens bien, sous les meilleurs auspices,
Quand le feu brûle enfin au fond de tes prunelles,
Quand, au creux de mon bras tu deviens ma
complice,
Alors, nous sommes deux à trouver la vie belle.

Nos chemins parallèles...

Je t'ai cherchée longtemps sans jamais te trouver,
Je te croyais tout près, tu étais encore loin,
Je n'avais rien à perdre, j'avais tout à gagner,
Nous vivions nos présents chacun dans notre coin.

Il fallait bien qu'un jour nos deux vies se
rencontrent,
Nous le pensions très fort, mais nous ne savions
pas,
Nos deux temps marqueraient alors la même
montre,
Nous allions emprunter un chemin, ensemble, d'un
même pas.

Quel bonheur mains tenant de te serrer très fort,
Mes muscles sont menus mais leur force est si
grande,
Ils te porteraient loin, très loin à bras le corps,
Jusqu'au septième ciel, si tu veux qu'on si rende.

Je t'ai cherchée longtemps, je t'ai enfin trouvée,
Je te croyais ailleurs, tu n'étais pas si loin,
Nous n'avions rien à perdre, plutôt tout à gagner,

Comme il est bon de vivre cet amour, ensemble, au même point.

Femme étrange

Femme être Ange...

Tu passes en un instant de la mère sérieuse à la
gamine tendre,

Et tes yeux s'harmonisent à chaque évolution,

Je vois dans ton regard tant de soleil à vendre,

Que remplacent aussitôt de gros nuages ronds.

Tu cries parfois très fort la fierté de ta race,

Alors que c'est souvent le cri des opprimés,

Mais qu'importe ta peau, mais qu'importe ta place,

Ne sommes-nous pas ensemble de la même lignée.

Ne sommes-nous pas toujours pour la sincérité,

Pour un monde de cœur, d'amour, de sentiments,

Où la teneur des mots respire la vérité,

Où la fraternité n'est pas un faire semblant.

Tu passes en un instant de la mère sérieuse à la
gamine tendre,

Et mes yeux s'harmonisent à ses évolutions, J'aime
voir le soleil dans ton regard si tendre.

J'aime y chasser aussi ces gros nuages ronds.

Rencontre...

Il suffit d'un sourire ou parfois d'une larme,
D'un grand éclat de rire, d'un petit brin de charme,
Pour qu'un cœur bascule et s'incline aussitôt,
Et l'on croit se connaître alors depuis bien tôt.

Une voix, un parfum, une certaine allure,
Un regard, une moue, une désinvolture,
Un rien de geste tendre perçut les yeux mi-clos,
Et l'on peut se comprendre déjà à demi-mot.

Ces moments exaltants que l'on vole au passage,
Ces frôlements soyeux en guise de messages,
Voilà en quelques mots ce qu'est une rencontre,
Du ciel ou de la terre, nul ne peut être contre.

Il suffit d'un sourire ou parfois d'une larme,
D'un grand éclat de rire, d'un petit brin de charme,
Pour qu'une vie devienne une tout autre existence,
Et que l'amour s'installe par sa douce présence.

Belle Ile...

Dans l'océan restreint de ma vie amoureuse, j'ai
rencontré ce jour une île délicieuse,

Aucune carte au monde me l'avait révélée et c'est un
mois divers que je l'ai accostée.

Son rivage déjà semblait très accueillant, ses arbres
se peignaient des alizés cléments,

Le soleil souriait dans un ciel sans nuage en
caressant le blanc du sable de ses plages.

Du bonheur en fruits mûrs dégringolait sans fin en
pampres de Vénus aux grappes sans pépin,

Il suffisait de tendre le petit bout d'un doigt, on
sentait Cupidon l'arc prêt à l'emploi.

Pour ne pas détalier j'y brûlerai ma barque, pour ne
pas déguerpir j'y construirai mon antre,

Pour ne pas décamper j'en serai le monarque, pour
ne pas repartir t'en seras l'épicentre.

Car tu es maintenant ma Circée, ma Sirène, ma
Pénélope,

Et seras à jamais mon fabuleux séjour, mon voyage
non-stop.

Fidélité...

Mon amour si tu veux que je t'aime,
Soit toujours fidèle à toi-même.

C'est la plus grande fidélité,
Que d'être celle que tu as été.

Que ton avenir se modèle sur ton passé,
Que l'on retrouvera à peine un peu froissé.

Qu'on lise encore dans ton sourire,
La fillette jouant en prenant du plaisir.

Qu'on trouve aussi dans ton allure,
Cette petite fée si tendre au cœur si pur.

Que la femme de tous les jours,
Reste à jamais celle de mes toujours.

Alors ma chérie pour que je t'aime sans fin,
Reste fidèle à toi-même, sans changer de chemin.

Avant que de te connaître...

Avant que de te connaître,
Du verbe aimer et du verbe être,
Je ne savais pas conjuguer,
Ni le présent, ni le passé.

J'en oubliais leurs paradigmes,
Tout se transformait en énigme,
Le tu, le je, je ne savais,
J'étais toujours à l'imparfait.

Le jour enfin où tu survins,
Révélation, au jour divin !
Tout devint clair, tout devint beau,
Tu redonnais un sens aux mots.

Je retrouvais un je, un tu,
Je distinguais d'une autre vue,
Ton rire éloignait mes orages,
J'embellissais dans ton visage.

Je découvrais au temps présent ce verbe aimer qu'on aime tant,

Je pouvais avoir un futur, plus que parfait, plein de dorures,

J'aurais aussi un vrai passé avec des souvenirs classés,

Je renaissais, je revivais, je m'éveillais, me réveillais.

Avant que de te connaître,

Du verbe aimer et du verbe être,

Je ne savais pas accorder,

Ni le présent, ni le passé.

Chattement vôtre...

Je voudrais être un chat pour avoir tes caresses,
Je voudrais ronronner sous tes doigts si pressants,
Je voudrais me blottir au creux de ta tendresse,
Et je voudrais miauler d'un bonheur incessant.

Lorsque tu me tiens fort contre ton cœur qui bat,
Lorsque je te sens près, follement amoureuse,
Je suis certainement un peu ce minou là ,
Je suis un gros matou fier de te voir heureuse.

Je voudrais être un chat car j'aime tes caresses,
Je voudrais ronronner plus souvent qu'à mon tour,
Je voudrais me serrer au creux de ta tendresse,
Et je voudrais miauler rien que des mots d'amour.

Désespoir...

Dans ce triste regard d'un soir,
J'ai reconnu du désespoir,
Il pleuvait en ton âme comme en saison pourrie,
Tu aurais aimé rendre un peu de cette vie.

Tu cherchais une épaule pour porter ton chagrin,
Les tiennent étaient si faibles pour un si dur chemin,
Tu rêvais de départ sans bouger un instant,
Et tu parlais d'amour, toi qui en manquais tant.

Moi, je n'ai pu t'offrir que des mots en échange,
Certains pour soulager, des autres qui dérangent,
Pourquoi chercher ailleurs un bonheur bien trop
loin ?
Quand tu le portes en toi, caché en quelque coin ?

Dans ce triste regard d'un soir,
J'ai effacé du désespoir,
Et ton âme ne verra qu'une modeste pluie,
Je t'aurai apporté cette tendre embellie.

Voyages surréalistes...

Ce soir, sur la lune, j'irai planter ma tente,
De là-haut, loin d'ici, je te verrai dormir,
Je resterai ainsi dans une longue attente,
Pour surveiller tes rêves et calmer tes soupirs.

Si ton grand lit douillet s'emplit de visions tristes,
S'il pleut des cauchemars, averses de détresse,
Je reviendrai alors, joyeux équilibriste,
Pour repeindre tes songes et chasser leur tristesse.

Sur un nuage blanc, entre terre et étoiles,
Je serai l'artisan de tes désirs intimes,
Je te tiendrai la main pour écarter les voiles,
Et t'apprendre à aimer le moindre bout d'infime.

Tous deux nous partirons dans ce voyage extrême,
Unis comme les jours d'un été éclatant,
Cœur à cœur, corps à corps pour d'étranges
dilemmes,
Nous serons à l'affût des meilleurs contretemps

Tous deux nous partirons pour ces instants
suprêmes,

Unis comme ciel et mer le sont à l'horizon,

Cœur à cœur, corps à corps invités au baptême,

Nous serons à jamais heureux à l'unisson.

Le cercle des poèmes disparus...

J'ai créé des poèmes pendant toute la nuit,
Mais au petit matin, mes rêves ont tout détruit,
Ils chantaient notre amour, ils exaltaient tes grâces,
Volés par mon réveil, ils n'ont pas laissé trace,
Mais comme chaque nuit fait naître d'autres vies,
Ma plume réveillée a écrit celui-ci,
Pour les autres ?
Des bribes sont restées dans ma mémoire fragile,
Ils parlaient de nous deux, de bonheur difficile,
Ils se jouaient des mots pour se jouer de nous
Et ils les polissaient pour les rendaient plus doux.

La Guyane en questions...

Vu d'en l'air,
Du vert, du vert, du vert.
Vu d'en haut,
De l'eau, de l'eau, de l'eau.
Et si la terre bouge ?
Du rouge, du rouge, du rouge.
Et la vie qui va,
Tout au fond des bois
Là-bas, tout en bas.
Et les animaux ?
Des milliers d'oiseaux,
Des milliards d'insectes,
Des reptiles habiles,
Et des mammifères
Qui les laissent faire.
Et les hommes alors ?
Des dames, des messieurs,
Et puis des enfants,
De toutes couleurs,
Qui vivent dedans,
Comme dans Babel,
La belle d'antan.

La Guyane par le menu...

Pimentade de Guyane

Prenez un gros bouquet d'arbres bien verts,
Ajoutez beaucoup d'eau en pluies ou en ruisseaux,
Faites chauffer sous un soleil d'enfer,
Accompagnez de fleurs et de fruits tropicaux,
Assaisonnez de rires et de sourires charmants,
Dégustez lentement, en prenant votre temps.

Bon appétit.

La nuit de l'écrivain...

Quand tu étends les bras pour mieux les endormir,
Quand ton silence tue, tous leurs bruits, un à un,
Te voilà mon amie qui me permet d'écrire,
En éloignant de moi leurs rumeurs, leurs parfums.

Toute leur ville dort, leurs télés sont muettes,
Alors, sur mon clavier, les mots viennent au monde.
Ils s'agencent en sortant de ma fébrile tête,
Ils dansent sur l'écran dans une folle ronde.

Seul, l'ordinateur, geint un peu, par moment,
Il souhaite assurément, lui aussi, le repos.
Mais, je ne l'entends pas, perdu dans mon roman,
Où je parrais ma place pour en être un héros.

Quand tu étends ton ombre pour mieux les asservir,
Quand ton calme muselle toutes leurs émissions,
Je te chéris, la nuit, toi qui me laisse écrire,
Et m'accompagne ainsi, sans faire de concession.

Les mantes religieuses...

Toutes de noir vêtues, au sortir de l'office,
Le visage illisible, le regard lointain,
On s'apitoie sur elles comme ferait un fils,
On ne sait pas le sang qui entache leurs mains.

Les hommes qu'elles ont tués n'étaient que leurs
maris,
Elles ont mis si longtemps à peaufiner leur crime,
De bien longues années, parfois des décennies,
Que personne jamais n'aurait soupçon infime.

Dans le verre ou l'assiette, elles servaient les
poisons,
Patientes, elles attendaient leurs funestes effets,
Inconsciemment peut-être, elles poursuivaient
l'action,
Contre l'homme qu'un jour, le sort leur désignait.

Les fleurs qu'elles chouchoutent dans un coin du
jardin,
Embelliront la tombe de leur pauvre défunt,
Et vous pourrez les voir, souvent de grand matin,
A genou, sur la pierre, à humer leur parfum.

Au bras de leur amant, la larme au coin de l'œil,
Elles se présenteront devant le mausolée.
Elles auront attendu bien sûr, un juste deuil,
Pour garder un public qu'elles auraient désolé.

Fuyez, fuyez, maris quand il est encore temps,
Car elles vous croqueraient comme mante
prie-Dieu,
Qui n'attend pas longtemps après l'accouplement,
Pour dévorer son mâle qui se croyait heureux.

Excusez-moi mesdames, j'avais des comptes à
régler avec quelques-unes d'entre vous !

Nuits...

Quand les rêves érotiques sont tendrement gémis,
Quand un geste à suffit pour mettre en plénitude,
Que les mots se sont tus, que le corps est soumis,
Et que par les caresses naît la béatitude,
Alors, certain voudrait ne plus avoir à vivre,
Pour que le jour ne vienne plus jamais les
poursuivre.

Quand l'union est parfaite comme une communion,
Quand seuls quelques baisers font la ponctuation,
Que tout respire l'amour, que tout est sensation,
Et que les corps unis frémissent d'émotion,
Alors, certain voudrait ne plus avoir à vivre,
Pour que le jour ne vienne plus jamais les
poursuivre.

Quand les parfums s'allient dans un divin mélange,
Quand le temps a perdu son cours et ses valeurs,
Que les soucis s'envolent comme des ailes d'ange,
Et que nous apparaît un arpent de bonheur,
Alors, certain voudrait ne plus avoir à vivre,
Pour que le jour ne vienne plus jamais les
poursuivre.

Quand tout dort, quand plus rien ne soupire,
Quand des corps enlacés sont veillés par Morphée,
Que seuls, dans quelques lits, s'endorment des
désirs,
Et que des êtres aimants sont tendrement liés,
Alors, certain voudrait rester à la dérive,
Pour qu'une nuit s'installe sans que le jour n'arrive.

Ma solitude...

Je ne serai plus jamais seul, dame de mes pensées,
Même les yeux bien clos, sur mon écran intime,
Je te vois évoluer.

Une femme qui passe, une chanson qui file, un lieu
ensoleillé,
Un rire tonique et gai,
La terrasse accueillante d'un bar sans prétention,
Une glace en cornet, un verre de jus tout embué :
Tu es toujours présente.

Des vêtements que l'on ne voit nulle part et que
personne d'autre ne pourrait mettre en telle valeur :
Ah te voilà encore.

Des yeux tout pétillants et un charme enchanteur :
Mais, je te reconnais.

Et partout où je vais, et partout où j'irai, au fond de
mes pensées, je t'emmène avec moi.
Je ne serai plus jamais seul, ma femme du fond du
cœur,
Même les yeux bien clos, sur mon écran intime,
Je te vois cheminer.

Pauvre printemps...

Le printemps cette année a perdu son sourire,
On a pris son soleil, on a volé son rire.
Et le ciel est tout gris, ses teintes sont parties,
On a pris ses couleurs, on a volé sa vie.

La fleur dans les prés pousse timidement,
On a pris sa chaleur, on a volé son temps.
Et le froid est le maître, ses humeurs font la loi,
On a pris son parti, on a choisi sa voix.

Mais demain, ah demain qui porte nos espoirs !
Se réveillera-t-il pour retrouver sa gloire.
Rien n'est jamais perdu au patient qui est sage,
Il sait dans tous les cas percevoir les présages.

Même si le désespoir lui montre un peu les dents,
Il pressent l'avenir d'un optimisme ardent.

Communion

Comme union...

Conjuguons nos deux corps à la première personne,
Que dans nos deux poitrines, un seul cœur résonne,
Le temps ne pourra plus avoir aucune emprise,
Et le ciel, dès lors, nous donnera la mise.

Quand tout devient si doux, quand tout est
chatoyant,
Quand nous partons ensemble au bout du
firmament,
Il faut crier en chœur la joie et le bonheur,
D'avoir pu partager d'inoubliables heures.

La vie est bien trop courte pour attendre demain,
Profitons de l'instant, de ce présent serein,
Aimons-nous sans détour, bannissons le futur,
Prenons tout ce plaisir sans compter la mesure.

Le soir arrive toujours tôt, la nuit tombe si vite,
Que, si nous ne prenons pas garde tout de suite,
Les regrets terniront nos pensées une à une,
Nous n'aurons envers nous que rancœur et rancune.

Si le « si j'avais su » devient le leitmotiv,
Si la fatalité, si les chagrins arrivent,
Qu'aurons-nous pour nourrir de tendres souvenirs ?
Qu'aurons-nous pour bâtir un farouche avenir ?

Conjuguons nos deux corps à la première personne,
Que dans nos deux poitrines, un seul cœur résonne,
Et le temps ne pourra plus avoir la maîtrise,
Et le ciel bénira notre douce entreprise.

Choisir, c'est mourir un peu...

Le soleil, ce matin, fait sourire mon visage,
Ce n'est pourtant qu'un masque de la sérénité.
Au fond de moi je sens comme un remue-ménage,
Il est bien loin le temps de la félicité.

La tristesse m'emplit comme un liquide amer,
Tu m'avais prévenu de ton dessein si fou.
Je suis là, sur le quai, à regarder la mer,
Quand s'éloigne un navire rempli de rêves doux.

Mes attaches étaient trop solides à l'amarrage,
Mon cœur était trop grand, tes yeux bien trop brillants,
Et je ne pouvais plus tourner ces lourdes pages,
Qu'avant j'avais noircies avec l'encre du temps.

Je ne t'oublierai pas, étoile de mon voyage,
Car tu as tant brillé dans ma constellation,
Je fermerai les yeux et verrai ton visage,
Où explosaient tes rires trahissant ta passion.

Il faudrait d'autres vies pour pouvoir les remplir,
Et du temps pour le temps qui manque à ceux qui
aiment.

Nul ne devrait souffrir du besoin de choisir,
Qui inflige à nos vies de bien trop tristes schèmes.

Le soleil, ce matin, fait souffrir mon visage,
Ce n'est plus le reflet d'un bonheur assuré.
Au fond de moi, je sens comme un grand décalage,
Pourquoi es-tu partie, je suis désespéré ?

Cœur en manque, corps en manque...

Aujourd'hui mon amour, comme ton corps me manque,

Dans mes reins, à leur creux, y naît comme un frisson.

J'aimerais m'insinuer comme mer en calanque,

J'aimerais m'insérer, m'ébattre à l'unisson.

L'intime des instants de nos tendres unions,

La beauté de ton corps imageant mon esprit,

Tes yeux pleins de promesses qui perdent ma raison,

Je crois bien que nos corps se sont toujours compris.

Aujourd'hui mon amour, comme ton cœur me manque,

Dans mes mains, à leur creux, y naît une moiteur.

J'aimerais que mon âme s'ouvre à toi sans palanque

Car je sais que l'amour est l'unique moteur.

Le profond des instants de nos douces unions,

La grandeur de ton cœur apaisant mon esprit,

Tes yeux pleins de tendresse qui gardent ma raison,

Je crois bien que nos cœurs seront toujours unis.

Who are you ?..

Who are you ?
Angel or demon,
Honey or poison,
Fairy or witch,
Love or hate
Day or night

Who are you ?

I don't know !
But I love you
Because you are,
Because you are you !

Comme un bateau...

Entre deux sales guerres, entre deux horizons,
Je me sens ballotté du cours de mes voyages,
J'aime et je suis aimé sans nulle autre raison,
Épris de liberté j'adore le fer des cages.

Le monde me bouscule, je m'accroche à mon banc,
Pourtant je sens souvent l'envie de m'envoler,
Je voudrais m'échapper dans un souffle de vent,
Mais dans l'onde indomptable où je dois naviguer,
Comme un bateau sans barre, je suis l'humeur du temps.

Entre deux sales temps, entre deux paysages,
Je me sens emporté dans des rêves infinis,
J'aime et je suis aimé sans fin et sans partage,
Épris de latitude, je prends tous les paris.

Le monde me bouleverse, je m'accroche à ma page,
Je regarde ma vie qui passe son chemin,
Je voudrais m'agripper aux sables de nos plages,
Mais dans la suite inique de tous mes lendemains,
Comme un bateau au quai, je suis au délestage.

Like a permanent picture...

Like a permanent picture,
You're on my intimate screens,
Like a permanent picture,
You live in my secret dreams.

Like a permanent picture,
You follow me like a shadow,
Like a permanent picture,
You've print my soft pillow.

Like a permanent picture,
You fill my dark bedroom,
Like in my permanent picture,
I like to play your heart groom.

Ma jeunesse est partie...

Ma jeunesse est partie comme aronde aux frimas,
La tienne s'étire encore aux soleils durables,
Mes années sonnent fort comme tinte le glas,
Je voudrais toujours faire mais n'en suis plus capable.

Déjà de laids lorgnons ornent mon nez robuste,
Déjà quelques cheveux blanchissent au sel des ans,
Chronos de pis en pis inclinera mon buste,
Et l'écart entre nous ira en se creusant.

Je ne pourrai te voir que dans mes souvenirs,
Tu seras la plus belle, je dirai sans compter,
Et si mon soir arrive, trop tôt, sans avertir,
Tu m'auras fait rêver un bout d'éternité.

Ma jeunesse est partie comme s'enfuit le vent,
La tienne sera factuelle pour des années encore,
Mes années sont derrière, les tiennes sont devant,
Mais tu seras toujours présente en mon décor.

La vieillesse...

Quand tu crois que les marches sont devenues trop hautes,

Quand tu vois que les mots se brouillent dans tes yeux,

Quant aux bruits forts d'hier, à peine tu sursautes,

Quand tes amis d'enfance te semblent bien trop vieux,

Alors tu t'aperçois que, silencieusement, elle a su s'approcher à ton cœur défendant.

Il te faudra bientôt vivre de souvenirs,

Pour attendre longtemps dans le couloir du temps,

Il te faudra aussi oublier tes printemps,

Pour être encore capable le jour J de mourir.

Mon histoire...

Tu es belle, ma mie, comme un soleil d'été,
Belle comme la lune, à la douce clarté,
De jour, comme de nuit, tu emplis mes pensées
Et pour toi, sur ma feuille, ma plume va glisser.

Tu es charme en personne dans toutes tes allures,
Tous les hommes, à ta vue en perdraient la mesure,
Tu es plante odorante en pleine floraison,
Et pour toi je veux bien perdre toute raison.

Comme c'est agréable pour muse de t'avoir,
Tu me guides la main pour écrire mon histoire,
Et je n'aurai de cesse de vanter tes atours,
Sans jamais me lasser d'espérer ton amour.

Les fruits défendus...

J'ai découvert dans ton corsage, cachés sous le coton soyeux,

De tendres fruits aux doux présages qui s'affermisaient sous mes yeux.

Leur aspect était sans pareil et leur cueillette tant souhaitée,

Déjà s'échauffaient mes oreilles et le reste à n'en pas douter.

Deux fraises charnues et tentantes s'offraient à mes lèvres gonflées,

Surmontant deux pommes éclatantes qui m'invitaient à les croquer.

Je remerciais dame nature qui me tendait de si beaux mets,

J'en appréciais là leur facture et me régalais en gourmet.

J'appris plus tard, avec bonheur, que d'autres fruits étaient cachés,

D'autres fruits et puis d'autres fleurs dans un jardinet protégé.

Je ne vous laisserai pas voir, je ne vous ferais pas rêver,

Car là s'arrête mon histoire, l'intime restera privé.

Éloignement...

Lorsque sa muse disparaît, tout loin là-bas au bout
du monde,

Le scribouillard se démet pour mener sa plume à la
ronde.

La belle au soir le relira, en vers, en chants ou en
mal être,

Et le refera vivre un temps, dans son esprit il va
renaître.

Ses yeux humides se perdront de souvenirs
récursifs,

Et des larmes s'égareront le long de chemins
exclusifs.

Alors le temps s'arrêtera, un moment de félicité.

Ils seront unis par pensées, séparés dans
l'immensité.

Rêves et réalités...

Je rêvais cette nuit que j'étais ton amant,
Nous nous aimions ainsi toute une vie entière,
Quant au petit matin, aux lueurs du levant,
J'aperçus près de moi comme une forme fière.

Un corps chaud et gracieux me tenait compagnie,
Et quand du doux visage les mirettes s'ouvrirent,
Je reconnus l'éclat, c'était tes yeux ma mie,
Je n'avais pas rêvé, je te voyais sourire.

C'était bien toi, ma belle, qui partageais mes nuits,
Je vivais aujourd'hui mes désirs d'hier,
Et j'étais si heureux de t'avoir dans mon lit
Que j'en remerciais Dieu d'assouvir mes prières.

Que tu restes à jamais contre mon corps fébrile,
Pour que tous les matins, à la pointe du jour,
Tu éclaires ma vie d'un petit coup de cils,
Et que nos premiers mots ne soient que mots
d'amour...

Quand il me faut du bleu !..

Quand il me faut du bleu pour partir en voyage,
Quand il me faut du bleu pour vivre un paysage,
Quand il me faut du bleu pour mettre mon soleil,
Quand il me faut du bleu pour ouvrir mon sommeil,
Quand il me faut du bleu pour colorer l'azur,
Quand il me faut du bleu pour croire à l'onde pure,
Quand il me faut du bleu pour aimer un enfant,
Quand il me faut du bleu pour n'être que vivant,
Alors je te regarde, très fort, au fond des yeux,
Et tout ce bleu s'y trouve en désir amoureux...

Le séducteur...

Comme un bateau perdu sur une onde trop calme,
Qui voudrait se confondre à l'écume et aux lames,
Je voudrais te séduire comme il séduit la mer,
Et voguer avec toi sous un grand ciel ouvert,
M'arrêter dans ton port ne serait-ce qu'un jour,
Pour pouvoir y survivre un infailible amour,
N'avoir de capitaine que le désir de toi,
N'entendre que ton nom crier au porte-voix,
Te suivre dans tes brumes même les plus épaisses,
Pour m'isoler du monde, de toutes ces bassesses,
Sentir le souffle fort de ton soupir passer,
Qui gonflerait mes voiles pour me faire avancer,
Poursuivre ainsi mes jours sans jamais me lasser,
Pour vivre à ton présent sans retour au passé.

Triste amante...

Quand tes yeux s'embrument d'émotion,
Quand deux larmes s'écoulent le long de ta pâleur,
Quand ton regard si triste fait trembler ton menton,
Quand ton corps refroidi recherche ma chaleur,
Quand tu dois te blottir pour retrouver la paix,
Quand les mots que tu dis sont lourds comme des
sorts,
Quand tu cherches ta vie, quand tu vis de regrets,
Quand de ton désespoir, tu fais ton réconfort,
Je suis là, près de toi, comme un soldat fidèle,
Je suis là, contre toi, pour te faire rire encore,
Et je serai présent, au moindre de tes appels,
Pour te redonner joie et faire vibrer ton corps.

La femme interdite...

Comme au soleil levant, l'impériale cité,
Si belle qu'interdite est tellement convoitée,
Comme pour mieux te perdre, je t'ai cherché
longtemps,
Dans tous mes idéaux, tu hantais mon présent.
Tu m'apparus alors, oracle majestueux,
D'une beauté sublime, adorable à mes yeux,
Mais comme porcelaine, je te sentais fragile,
Je pensais que mon geste ne serait pas agile,
Pas assez, du moins, pour bien te caresser,
Il fallait que tu hantes seulement mes pensées.
Même nos corps, hélas, refusaient de s'unir,
Ils auraient l'agrément d'avoir à en souffrir.

Tu m'étais interdite ou tu m'interdisais,
Cependant je t'aimais car tout me le disait.
Il fallut que le temps fasse un peu le ménage ?
Pour que j'accepte enfin de devenir plus sage...

Nostalgie...

Il est des matins gris que l'on voudrait tuer,
Il est des soirs si tristes qui ne font que pleurer,
Il est des jours si longs que les nuits s'impatientent,
Il est des nuits si blanches que le blues se chante.

Mais parfois un soleil fait oublier ces heures,
Toi, fille de Phébus, sais réchauffer mon cœur,
Tu rayannes partout et partout tu éclaires,
Un seul de tes sourires et tout devient lumière,
Et vivre auprès de toi est un si doux plaisir,
Que même à mille lieues, l'effet se fait sentir.

Croque-tendresse...

Là, sous le chapeau gris d'une bonne cité,
Dans le château intime d'une tendre beauté,
J'ai croqué comme un fou un morceau de bonheur,
Avec tous mes sens et même avec mon cœur.
J'aurais voulu alors arrêter les horloges,
Tuer le temps, quelque temps, avant qu'il me
déloge,
Déguster de ce plus, de l'infini accord,
Et laisser enlacer à jamais nos deux corps.

Même sans mot dire, nos êtres sont bavards,
Ils font conciliabule souvent à notre instar,
Et, comme deux larrons, ils s'entendent aux jeux,
Dans ces plaisirs intimes que l'on dit amoureux,

Comme il est bon de brûler de la même chaleur,
Et de jouir l'envie avec tant de bonheur.

Solitude...

Je parlerai aux murs, lorsque je serai seul,
Je leur expliquerai combien je t'ai aimée,
Avant d'être enveloppé à jamais d'un linceul,
J'aurai sûrement le temps de tout leur déclarer.

Je leur raconterai, combien tu étais belle,
Comment tes beaux yeux vifs éclairaient fort les
miens,
Pourquoi auprès de toi, je me sentais des ailes,
Comment ton corps gracieux appelait bien le mien.

Je leur révélerai nos nuits de rêves irréels,
Comment nos jours de pluies brillaient sous le
soleil,
Pourquoi ta bouche offerte avait un goût de miel,
Comment naissaient les rires déjà à nos réveils.

Je leur dévoilerai tous nos petits mystères,
Comment nos pleurs de joie savaient chasser nos
peines,
Pourquoi les jours semblaient des heures
éphémères,
Comment dans cette histoire nous étions roi et
reine.

Je murmurerai aussi, de l'aube à l'infini,
Je chanterai enfin, comme un gai rossignol,
Pour ne pas t'oublier, pour t'avoir à l'esprit,
Pour que je sois toujours cet amant un peu fol.

Je parlerai aux murs, lorsque je serai seul,
Je leur expliquerai combien je t'ai aimée,
Avant d'être enveloppé à jamais d'un linceul,
J'aurai sûrement le temps de tout leur déclarer.

Et ils m'écouteront, sages comme une image,
Subjugués comme moi devant cet étalage.

Ta voix du bord du cœur...

En écoutant ta voix, si belle dans ma tête,
Loin de celle qui, pour moi, toujours était en fête,
Ta voix du bord du cœur, comme un cri plein
d'effroi,
J'ai découvert, par elle, une autre femme en toi.

Mais, j'ai pu mesurer par ce message intime,
Cet amour qui nous lie, ce cordon si sublime,
Ces accords qui se jouent, ensemble, pour nous
deux,
Cette œuvre qui voudrait nous rendre plus heureux.

Quels espoirs dans ma tête naissent à cette écoute,
Quels jalons qui se posent tout au long de ma route,
C'est une renaissance que je vis avec toi,
Une reconnaissance qui me donne la foi.

En écoutant ta voix, aujourd'hui différente,
Un peu triste peut-être, mais tout aussi charmante,
Ta voix du bord du cœur, comme un cri plein
d'effroi,
J'ai découvert, par elle, une autre femme en toi.

Le romantique...

Je suis un romantique, égaré dans le temps,
J'écris ces quelques vers pour vivre plus longtemps,
Je ne les écris pas, tout seul, en égoïste,
Je les écris pour toi, qui m'en fournit la liste.

Je sais bien que c'est toi qui va conduire ma plume,
Je sais que, grâce à toi, se dissipent mes brumes,
Je sais aussi que, seule, tu fais parler mon cœur,
Et enfin que, pour toi, fleurira ma ferveur.

J'ai appris que les choses trop simples sont toujours
compliquées,
J'ai compris qu'on n'est pas trop de deux, pour se
les expliquer,
J'ai découvert aussi que le bonheur nous semble
toujours élémentaire,
Quand l'amour associe deux êtres à part entière.

Si je suis romantique, égaré dans le temps,
Et si j'écris ces vers pour vivre plus longtemps,
Je ne les écris pas, tout seul, en personnel,
Je les écris pour toi, ma femme si fidèle.

Notre demeure...

J'aimerais pour nous deux, une case, un abri,
Un rien de bout du monde pour mettre notre lit,
Une maison précaire, un piètre appartement,
Un petit nid douillet, un simple logement.

Même toute modeste, pas plus grande qu'un cœur,
Même sans ouverture, fermée sur l'extérieur,
Nous la construirions avec nos souvenirs,
Nous l'aménagerions avec tes sourires,
Nous la ferions vibrer du cri de nos enfants,
Nous la peindrions de rêves et de grands lits tout blanc,
Nous romprions les aiguilles de toutes ses horloges,
Le bonheur et l'amour y seraient dans leur loge,
Car nous l'aurions créée dans notre communion,
Et nous aurions scellé ses pierres de notre union.

Mon dictionnaire...

Il est là, près de moi, en ami,
Il me prête ses mots choisis,
Il me corrige à la demande,
Il me permet, il me commande,
Il est bien plus savant que moi,
Il a ses mots pour faire mes choix,
Il trouve de si beaux adjectifs,
Il déploie tant d'infinififs,
Il admet les comparaisons,
Il empêche les trahisons,
Il sait trouver le juste mot,
Il me permet d'être moins sot,
Il rend ma plume dangereuse,
Il loue les dames amoureuses,
Il me permet aussi, d'écrire de simples lignes,
Pour louer ton amour, toi ma tendre maligne.

La petite culotte de l'amante...

La culotte de l'amante signe son caractère,
Elle ne sert pas seulement à couvrir ses arrières,
Mais son allure montre, aux yeux du découvreur,
Toute sa sensualité, son charme, son ardeur.

Celle qui la choisit, la porte et nous la cache.
D'un soupçon de dentelle, d'un ruban qu'elle
attache,
Elle en fera l'écran d'un bijou si bien dissimulé,
Qu'elle ne le laissera pas aisément dévoiler.

Mais si l'amour est là, qui frappe à même son cœur,
Si elle se donne à vous dans un parfait bonheur,
Ce rien de voile intime, ce rideau éphémère
Ne sera plus alors qu'une frêle barrière.

Femme de passage...

Toi ma belle Circé, magicienne d'amour,
Toi qui pus arrêter mon voyage incertain,
Tu partageas mon temps seulement quelques jours,
Et tu gravas mon cœur avec un doux burin.

Notre odyssée fut brève, mais intensément riche,
Tu me fis découvrir des paradis nouveaux,
Et dans tes îles tendres où Éros se niche,
Le ciel est toujours bleu et le soleil si chaud.

Je n'oublierai jamais l'éclat de tes doux yeux,
Ni la sapidité de tes sources intimes,
Mais je suis trop esclave d'un passé insidieux,
Pour te faire partager une vie sans estime.

Tu as appris à vivre de liberté suprême,
Je ne suis qu'apprenti, et dur et le métier,
Et je ne peux te suivre sur ce précieux domaine,
Sans y traîner mes chaînes avec leur geôlier.

Je suis comme...

Je suis comme un bateau qui va sans capitaine,
Je recherche des ports pour m'arrêter un peu,
Je ne supporte plus le bruit fort des chaînes,
Je file au moindre vent, comme un oiseau peureux.

Je suis comme le loup, sauvage et solitaire,
J'ai peur du collier qui blesserait mon cou,
Je préfère donc errer tout autour de la terre,
Je ne peux partager le cordon le plus doux.

Je suis comme un soldat blessé à la bataille,
J'ai de trop vieilles plaies qui ne peuvent guérir,
Je traîne au long des jours ma vie, vaille que vaille,
J'ai peur d'être toujours une cible à vos tirs.

Je suis comme le feu qui naîtrait de la foudre,
Je brûle bien plus fort que Luce en chandeleur,
Je nargue le pompier qui ne peut en découdre,
J'enflamme sur mon chemin, l'herbe sèche des cœurs.

Je suis comme un nuage dans un ciel d'été,
J'amène parfois le grain au coin de tes beaux yeux,
Je m'évapore aussi, plus vite que fumée,
Je laisse alors Phébus te réchauffer un peu.

Je suis comme le temps qui jamais ne s'arrête,
Je blesse sans savoir, la jeunesse des vies,
Je fais trop souvent croire aux lendemains en fête,
Et je grave en mémoire les blessures de l'oubli.

Mon arc-en-ciel...

Quand ma vie se colore du gris d'un ciel d'hiver,
Comme une touche gaie, tu viens l'enseillier,
Et comme après l'orage qui fait frémir la terre,
Tu es mon arc-en-ciel qui vient me réveiller.

Par tes chaudes couleurs qui présagent le bleu,
Le ciel se teintera modélisant tes yeux,
Et là, je sourirai, comme sourit un enfant,
Tout heureux de t'aimer aussi passionnément.

Les orages pourront retenir mon azur,
Je sais que tu es là, gardienne de ma joie,
Que tu sauras chasser par tes belles allures,
Tous ces laids cumulus assombrissant mon toit.

Dans ce monde sauvage où il pleut si souvent,
Tu apaises ma rage, tu consoles mes ans,
Et comme un arc-en-ciel aux si belles couleurs,
Tu sais choisir les tiennes pour te mettre en valeur.

Il n'y aurait pas d'instant. Il n'y aurait pas de jour...

Même si le temps voulait nous séparer un jour,
Et si aucun frisson ne parcourait nos reins,
Même si nos lieux de vie s'éloignaient pour
toujours,
Et si au fond de nous, plus rien ne disait « viens ».
Même si nos deux discours ne parlaient plus
d'amour,
Et si toute une armée se plaçait entre nous,
Du soir jusqu'au matin, il n'y aurait pas de jour,
Pas une seule seconde, même entre chien et loup,
Même enfermé chez moi, à clé, à double tour,
Il n'y aurait pas d'instant, il n'y aurait pas de jour,
Dans toutes les patries, parmi d'autres parfums,
Il n'y aurait pas d'instant, il n'y aurait pas de jour,
Où je ne me souviens quand nous ne faisons
qu'un.

Poètes vigilants...

Baudelaire fut un père, Lamartine un ami,
Villon, un fier aïeul et Ferré un messie.
Je les sens près de moi à manœuvrer ma plume,
Ils éclairent mes doigts de leurs rayons de lune.

Ils me parlent tout bas et font chanter ma langue,
Avec leurs compères, ils mènent le combat.
Ils font rêver les mots, les sortent de leur gangue,
Reprenons le flambeau, emboîtons-leur le pas.

Baudelaire fut un père, Lamartine un ami,
Villon, un fier aïeul et Ferré un messie.
Je les sens près d'ici toujours vigilants,
Ils gardent la maison des vers élégants.

Tristesse...

Je sens suinter ma peine comme une humeur
saumâtre,

Par les lèvres entrouvertes d'une blessure trop
fraîche,

J'entends une sirène du malheur qu'elle sacre,

Appelant au secours avec ma bouche sèche.

Une buée de spleen déforme ma vision,

Le monde devient gris, les nuages envahissent.

Il s'éloigne de moi le paisible horizon,

Quand je baisse ma tête léchant mes cicatrices...

Je suis triste à mourir et mon cœur se referme.

Je sens comme une nuit qui s'installe, insidieuse.

Je cours comme un zombi qui chercherait son
terme,

Je vais à la recherche de ma nature heureuse.

Ta rencontre...

Il suffit d'un sourire ou parfois d'une larme,
D'un grand éclat de rire, d'un petit brin de charme,
Pour qu'un cœur bascule et s'incline aussitôt,
Et l'on croit se connaître alors depuis très tôt.

Une voix, un parfum, une certaine allure,
Un regard, une moue, une désinvolture,
Un rien de geste tendre perçut les yeux mi-clos,
Et l'on peut se comprendre déjà à demi-mot.

Ces moments exaltants que l'on vole au passage,
Ces ententes joyeuses en guise de messages,
Voilà en quelques mots ce qu'est une rencontre,
Du ciel ou de la terre, nul ne peut être contre.

Ton sourire a suffi par sa douce présence.
Tes longs éclats de rire, ton brin de nonchalance,
Te voilà devenu ma fille en tout honneur,
Qui installa l'amour d'un père dans mon cœur.

A mes filles...

Mes plages de Zéphir...

Entre tous les îlots, la mer se promenait,
Vernissant les galets et les roches si noires,
Le soleil abusait de ces miroirs secrets,
La lune le suivait dans cette belle histoire.
Sur la plage tranquille, les cocotiers soufflaient,
Présentant aux marcheurs une ombre salutare,
Le soleil jouait dans leurs cheveux défaits,
La lune les peignait d'une touche éphémère.
Et sur le sable fin, les oiseaux trottaient,
Trouvant de-ci, de-là une graine oubliée,
Le soleil éclairait tout ce qu'il léchait,
La lune revenait comme pour les troubler.
Assis, sur un vieux tronc, je contemplais ce monde,
Approchant l'horizon de mes yeux désarmés,
Le soleil montrait sa bonne bouille ronde,
La lune se couchait à l'autre extrémité.
Ainsi vont les matins des plages de Zéphir,
Poursuivant un chemin que nul ne connaît,
Le soleil les surprend pour les faire frémir,
La lune les lui rend tous les jours que Dieu fait.

Il suffirait parfois, mais il faudra toujours...

Il suffirait parfois d'un mot ou d'un sourire,
Pour que ce monde change.

Il suffirait parfois d'un mot ou d'un sourire,
Pour qu'une vie s'arrange.

Mais il ne suffit pas de parler
Pour résoudre un problème.
Et il ne suffit pas de flatter,
Pour montrer que l'on aime.

Encore faut-il que le mot soit suivi du geste délicat,
Encore faut-il que le sourire soit sans duplicata.

Que la franchise naisse d'une sincérité,
Qui vous va droit au cœur dans la complicité,
Que cette petite voix qui s'adresse à votre âme,
Puisse la faire frémir comme une longue flamme.

Et même si l'on est beau, riche ou reçu en cour,
Même si l'on peut tenir les plus nobles discours,
Même si l'on sait jouer l'éternel retour,
Ou s'affubler sans honte, des plus précieux atours.

Quel que soit le mois ou quel que soit le jour,
Il faudra être deux pour faire un seul amour.

Pour ma belle princesse...

Pour toi belle princesse, j'ai rêvé de châteaux,
Construits au bleu du ciel pour être les plus beaux.
Ils comprenaient cent chambres pour cents fois faire
l'amour,
Et tu avais la clé de chacune des tours.

La belle aux bois dormants en eut été jalouse,
Elle aurait bien voulu devenir mon épouse,
Mais mon cœur était pris par bien plus jolie qu'elle
Et elle fut obligée de rester demoiselle.

Fou de toi...

Tu te graves en mon cœur comme un doux tatouage,
Près de toi, tout est bon, je ne sais plus mon âge,
Je suis trop passionné pour être réaliste,
Et dans mon esprit fou, se retracent des pistes.
J'invente des îlots où seuls nous vivons,
J'imagine des mondes sans pluie et sans saisons,
J'envisage des nuits remplies de nos ébats,
Je rêve de voyages qui ne s'achèvent pas,
Je crois des jours sans fin, des mois interminables,
Je me sens menotté à toi comme un coupable.

Tu t'es gravée en moi comme un doux tatouage,
Près de toi, je suis bien, je ne sens plus mon âge,
Je suis trop amoureux pour être réaliste,
Mon caractère se joue à être opportuniste.

Ma belle oasis...

Quand j'aperçois ce banc,
Je pense à tout ce temps
Où j'ai vécu sans te connaître :
Il me semble que je viens de naître...

Quel espace vide alors était autour de moi,
Quel désert de tendresse, quel manque de joie !

Tu arrivas dans ce néant comme une belle oasis,
Tu m'apportas douceur, tendresse et bien d'autres
délices.

Je me suis arrêté le reste de ma vie, sans reprendre
ma route
Et j'ai saisi ta main sans avoir aucun doute.

Plus d'espace vide autour de moi,
Plus de néant, plus de manque de joie !

Quand j'aperçois ce banc,
Je compte tout ce temps
Où j'ai vécu sans te connaître
Et je suis certain de renaître...

Ma seule richesse...

La seule richesse, pour moi, maintenant sur la terre,
C'est de lire dans tes yeux dès les heures premières,
C'est de compter tes larmes qui coulent de bonheur,
C'est de rire avec toi, sans avoir jamais peur !

La seule richesse, pour moi, maintenant sur la terre,
C'est de faire des projets sans être solitaire,
C'est de croire qu'il fait beau sous une pluie battante,
C'est de ne plus souffrir d'une incertaine attente !

La seule richesse, pour moi, maintenant sur la terre,
C'est de lire dans tes yeux dès les heures premières,
C'est de faire des projets sans être solitaire,
Et de t'aimer ainsi d'un amour salubre !

Papa...

Je ne savais pas te parler pensant que tu n'écoutais pas,

Je ne voulais pas essayer un seul instant de te comprendre,

Je te croyais mon ennemi, je te supposais contre moi,

Aujourd'hui que tu es parti, comme j'aimerais encore t'entendre !

Je prétendais être différent, j'affirmais mon indépendance,

Je ne voulais pas essayer de profiter de ton savoir,

Je te supposais bien trop vieux pour être encore dans la mouvance,

Aujourd'hui que tu es parti, il me manque de ne plus te voir !

J'étais trop grand pour tes baisers, j'étais trop ci, pas assez ça,

Je ne voulais pas essayer de te rendre la vie aisée,

Je t'énervais presque par jeu, je t'excédais pour ci, pour ça,

Aujourd'hui que tu es parti, j'aimerais connaître tes visées !

Je ne savais pas te parler pensant que tu n'écoutais pas,

Je prétendais être différent, j'affirmais mon indépendance,

J'étais trop grand pour tes baisers, j'étais trop ci, pas assez ça,

Aujourd'hui que tu es parti, j'aimerais revivre mon enfance !

Papa tu sais :

J'aimerais encore pouvoir te dire combien je t'aime tendrement,

J'aimerais encore pouvoir glisser plein de mots doux à tes oreilles,

J'aimerais encore pouvoir apprendre à te connaître lentement,

J'aimerais enfin savoir qu'on pense que je suis un peu ton pareil !

Le pourvoyeur...

Qu'il te manque une fleur pour qu'un parfum
s'exhale,

Disette de baiser, caresse qui attend,
Et comme par magie, parfois même banal,
Il trouvera le geste auquel tu prétends.

Qu'il te manque un sourire pour éclairer ta vie,
Absence de tendresse, pénurie de mots tendres,
Et comme par magie, parole de survie,
Il trouvera le verbe que tu voulais entendre.

Qu'il te manque une fleur pour qu'un parfum
s'exhale,
Qu'il te manque un sourire pour éclairer ta vie,
Il sera toujours là, présent, presque vital,
Il trouvera le temps pour que tu sois ravie.

Un coin de paradis, sous un ciel de lit,
Un palais agencé d'un simple brin de goût,
Dans un grenier perdu ou dans un lieu maudit,
Le voilà bientôt prince lui qui n'est qu'un voyou.

Pour faire un beau bouquet...

Pour faire un beau bouquet, nul besoin de fleuriste,
Il vous suffit d'avoir quelques brins de douceur,
Ne cherchez pas non plus des mots d'écologistes,
Regardez les talus, les champs de laboureur.

Pour faire un beau bouquet, pas de pépiniériste,
Il vous suffit d'avoir du sourire à demeure,
Ne cherchez surtout pas des mots de botanistes,
Regardez vos enfants, leurs cris et leur ferveur.

Pour faire un beau bouquet, nul besoin d'être artiste,
Il vous suffit d'avoir de l'amour dans le cœur,
Ne recherchez jamais des mots de spécialistes,
Regardez vos amis, leurs yeux pleins de bonheur.

Pour faire un beau bouquet, pour donner du bonheur,
Regardez les talus, les champs de laboureur.
Regardez vos enfants, leurs cris et leur ferveur.
Regardez vos amis pour trouver les couleurs.

Une mère...

C'est celle qui attend, toujours et sans mot dire,
Celle qui a souvent de la peine à partir,
Celle qui pleure la nuit, au chevet d'un enfant,
Celle qui rit aussi de le trouver trop grand,
Celle que l'on appelle au moment de mourir,
Celle qui est trop belle pour pouvoir en médire,
Celle qui nous regarde avec des yeux d'amour,
Celle qui a souffert pour nous donner le jour,
Celle enfin qui sera la dernière à rester,
Quand les autres s'en vont par peur ou par pitié....

La complainte du pauv'blanc...

Moi, je n'aurai jamais de noir que mes idées,
La couleur de ma peau est à désespérer.
J'ai beau, en plein soleil, m'offrir des heures
entières,
Frire comme un beignet, me brûler le derrière,
Mon hâle reste discret, à peine quelques rougeurs,
Rien de bien engageant pour faire mon bonheur.

Quand je vois mes amis, africains ou créoles,
J'ai bien peur qu'ils n'aient eu seuls le monopole.
Tant pis, je resterai comme un cierge d'église,
Je ne veux plus souffrir pour toutes ces bêtises.

Et puis, qu'à cela ne tienne !
Dans ma bibliothèque, dans mon lit, ma remise,
A l'ombre, bien au frais, derrière mes persiennes,
Si je ne bronze pas, pourvu que je devise.

Que reste-t-il ?..

Que reste-t-il quand il fait vieux,
Quand les amis ont dit adieu ?

Que reste-t-il après l'amour,
Quand sont usés les toujours ?

Que reste-t-il dans nos mémoires,
Quand rien n'engrange plus d'espoir ?

Que reste-t-il après après,
Quand un enfant te dit après ?

Que reste-t-il de nos histoires,
Regrets, amours ou désespoirs ?

Que reste-t-il quand il ne reste rien ?
Des hiers, des avants, des peut-être,
Des assez, des savoirs, des si j'avais été,
Des si j'avais su, des si j'avais pu et tout aurait
changé.

Mais, il reste toujours blottie au fond du cœur,
Cette petite flamme qui respire du bonheur...

Le soleil n'est pas parti !..

Encore une année qui s'en va
Encore une année qui finit,
Mais le soleil est toujours là,
Le soleil n'est pas parti !

S'il est caché par les nuages,
S'il est couché pour une nuit,
Il est encore plein de courage,
Il brillera sur le pays !

Demain sera un autre jour,
Demain, il fera souvent beau,
Même si cette année n'a plus court,
Une autre se prépare tantôt !

C'est pour cela que je redis,
Dès le matin, après la nuit,
Dans le silence ou dans le bruit :
« Le soleil n'est jamais parti ! »

Le monde comme il va...

Dans le cœur d'un berceau pleurait une colombe,
Elle aurait bien aimé qu'on lui fiche la paix.
Mais le monde tournait dans une folle ronde,
Rouge du sang des hommes qui toujours se
battaient.
Les mères pouvaient pleurer leurs fils, leurs amants,
Cela ne changeait rien aux couleurs du ciel
Il était noir de suie quel que soit le printemps,
Tous les feux de la haine brûlaient en kyrielles.
L'Espoir se vendait bien dans les supermarchés,
Mais l'olivier chenu avait perdu ses feuilles.
L'amour était malade d'avoir été trompé.
Le malheur gonflait de tristes portefeuilles.
Et mes enfants jouaient déjà à de sales guerres,
Avec de vrais fusils et de vraies balles aussi
Les rues en devenaient des sentiers de misère,
Et seuls les cimetières semblaient des paradis.
Mais quand comprendrons-nous dans nos crânes
bornés,
Qu'il suffirait de rien pour que le soleil brille ?
Un sourire, un baiser, quelques mots échangés,
Pour se trouver enfin de la même famille.
Celle des hommes de bonne volonté.

Rentrée des classes...

Ce matin, le ciel pleurait à froides larmes,
Du gris au cœur, du gris à l'âme,
La tristesse pouvait laisser feuilles mourir,
Ma mémoire avait fait son plein de souvenirs,
De l'azur éclatant, la tête éclaboussée,
Je retrouvais dès lors ma classe, tête baissée.

Deux à trois tours de sablier, me voilà prêt pour la rentrée.

De pétillants regards, des minois accueillants de deux dents ébréchées,
Et je trouvais enfin mon décor habituel.

Le soleil, il est là dans ces jeunes prunelles,
Qui attendent de moi, qui attendent du monde,
Que leur vie continue dans sa joyeuse ronde,
Et les faire jouer, et les faire sourire,
Et les faire pleurer surtout si c'est de rire,
Pour apprendre à apprendre sans trop toujours comprendre.

Bonne rentrée des classes...

L'opportuniste...

Comme un funambule qui se déambule sur le fil du temps,

Comme un noctambule qui conciliabule exagérément,

Comme un importun, qui souvent porte un-sourire amusé,

Comme un arlequin qui se décolore sans désabuser,

Je construis vos routes, je poursuis vos joutes et me désaccorde,

Je vous suis sans doute et je vous écoute pour être uni corde.

Et puis le ton passe, les modes s'effacent et je suis toujours,

Et rien ne me lasse, car mon cœur se place, sans autres discours.

Vos passions m'animent et me déterminent et je laisse faire,

Longtemps comme un mime, je ferai le crime de vous satisfaire.

Mais, moi après moi et mois après mois.... je suis toujours moi,

Vous,... jamais ma foi, ne saurez je crois, ce qui est ma loi.

En un mot commençant...

Il est des mots écrits au fond de nos regards,
Des mots que les intimes lisent à travers nous,
Il est des mots sublimes dictés par le hasard,
Des mots maîtres d'émoi, des mots à rendre fous.
Il est des mots sans cœur, tracés par le destin,
Des mots qui font pleurer dans des lits bien trop
grands,
Il est des mots qui soignent, habiles médecins,
Des mots qui vous guérissent des plus vils
tourments.
Il est des mots trop fiers pour les crier trop fort,
Des mots qui créent les guerres, des mots à faire du
tort,
Il est des mots à croire que l'autre est différent,
Des mots qu'il faut rayer car ils sont déférents.
Il est des mots enfin que l'on attend longtemps,
Des mots pleins de tendresse, des mots de perles
aux yeux,
Il est des mots candides apportés par le temps,
Des mots qui vont au cœur, des mots pour être
heureux.
Simple comme un bonjour, en un mot comme en
cent,
Il est des mots toujours qu'il faut rendre plaisants.

Le maringouin...

Tard dans la nuit, tôt le matin,
Qui vous chante dans les oreilles ?

Tard dans la nuit, tôt le matin,
Qui vous picote les orteils ?

Tard dans la nuit, tôt le matin,
Qui vous perturbe le sommeil ?

Tard dans la nuit, tôt le matin,
Ce n'est ni maman, ni copain.

Mais qui alors, qui va et vient ?

...

C'est ce fripon de maringouin !

L'immortelle...

Chronos sur ton corps n'a pas laissé de traces,
Peut-être fut-il aussi charmé par tant de grâces.
Tu fais bien des jalouses parmi ton entourage,
Beaucoup, nées après toi, pourraient en prendre
ombrage.

Pour moi, dans mes pensées, tu seras immortelle,
Et tant que je vivrai je te trouverai belle.
Peut-être suis-je aujourd'hui aveuglé par l'amour
Ou peut-être est-ce l'âge qui me joue quelques tours

Mais l'image que j'ai gravée à tout jamais,
Est celle d'une femme, gracieuse, aux mille attraits
Et je te vois rester pour toujours dans le temps
Cette femme superbe qui rend mes jours plaisants

Le voyage immobile...

Il m'arrive parfois de partir sans bagages,
Sans bouger de mon lit, sans même ouvrir les yeux.
Je vais dans ces pays qui ont fui les orages,
Des pays où un homme peut encore vivre heureux

Un regard perdu, un sourire incertain
Et je découvre alors de merveilleux villages
Où la beauté se lève avec le matin,
Là où la mer se calme en voyant les rivages.

Sans sortir de chez moi sans même faire un pas,
Je sais voyager loin, aller de ville en ville,
Etre le capitaine d'un galion sans mâts,
Pour faire quand il me plaît, des voyages
immobiles.

Seconde naissance...

Ma mère m'avait porté neuf mois justement,
J'étais né sans histoire, je devais la construire.
Les jours se suivaient et devenaient des ans,
J'espérais le bonheur, d'où qu'il puisse venir.
Comme il tardait un peu, j'allais vers d'autres voies,
Des chemins tortueux, souvent de tristes impasses,
J'y rencontrais des êtres qui cherchaient comme moi,
Mais peu, à voir leurs yeux, devaient trouver la grâce,
Puis un jour apparut, dans une autre rencontre,
Une femme au regard que je n'oublierai plus,
De tous les préjugés, elle allait à l'encontre
Ma vie se transforma et je changeais de vue,
Voilà que je naissais une seconde fois,
Le monde me parlait de toute autre manière,
J'avais une autre mère bien plus jeune que moi,
Que j'aimerais enfin d'une façon entière.
Et à corps et à cris sans en être puni.
A son insu peut-être, elle me redonnait vie,
La nature me livrait encore une leçon,
Et je compris alors qu'Œdipe avait raison.

Réveil...

Quant au matin, je me sens seul
Que le silence est mon ami,
Que mon grand lit est un linceul,
Si grand, qu'il y tient mon ennui,
Alors, je crois à d'autres vies,
A d'autres yeux, d'autres amours,
Et ma mémoire se rafraîchit,
Comme à la source du toujours.
Tout est possible au blanc plafond,
Ecran géant de rêves doux,
Tout est possible et sans façon,
Même de croire les plus fous ...

Le froid : A une amie venue des pays chauds ...

Le voilà qui arrive insidieusement,
Il surprend la frileuse ou la coquette au temps.
Si le midi il fuit, le soir il se reprend,
Et Morphée est pour lui le meilleur des parents
Installé au matin, il craint l'aube naissante,
Sait attendre son heure une journée patiente.
Il connaît ses saisons et les pare de clinquants,
Il s'installe en hiver comme un vilain amant.
Les belles étrangères, venant des pays chauds,
Sont surprises au contact de ce méchant fléau,
Elles cachent leur corps à ses caresses rudes,
En se targuant pourtant de ne pas être prudes....

Mais...

Le fil des ans est mon ami,
Il m'apprend la philosophie ;
Je ris toujours de mes fredaines,
Même en ayant la quarantaine.
J'ai cru tout perdre ce jour-là,
Pourtant vous ne me croirez pas ;
Mais ce n'est pas une déveine,
D'avoir un jour la quarantaine.
Si vos pas sont un peu plus courts,
Et si plus rares sont vos amours,
Si vous prenez de la bedaine,
Vous attrapez la quarantaine.
Vous qui n'êtes pas encore là,
La voilà qui vient à grands pas ;
Préparez-la sans perdre haleine,
C'est bon d'avoir la quarantaine.
Si des enfants vous ont quittés,
Leurs enfants les ont remplacés ;
Pour dérider vos jours de peine,
Longtemps après la quarantaine.
Le soleil brillera toujours,
En compagnie de leur amour ;
Tant que la vie sera aubaine,

Bien plus tard... après la quarantaine.

En fin de compte...

Quand tes sensuels désirs fuient le regard d'autrui,
Que tes rares cheveux se teintent de nuages,
Que tes mains émaciées frémissent de fortuit,
Et que tes jambes aussi perdent bien du courage,
Lorsque tes yeux s'égarent sur les lignes des pages,
Que ton ouïe est sourde même au bruit de tes pas,
Que ton rire en oublie quelques nacres volages,
Et que ton bras recherche l'appui d'un autre bras,
Alors, tu souriras de tes bonheurs lointains,
Tu laisseras errer tes mémoires fragiles,
Tu haïras le temps qui te liait les mains,
Et ta vie paraîtra de chemins difficiles.
Oui mais en attendant, mord la vie en fruit mûr,
Attrape le soleil par ses rayons fugaces,
Car demain est parfois un ami pas très sûr,
Qui nous fait trop souvent de bien tragiques farces.

Fragiles sensations d'un moment de félicité...

Mes lèvres se sont plu aux commissures des tiennes,
Mes mains se sont aimées à parcourir tes reins,
Mes yeux se sont perdus au bleu de tes persiennes,
Et mon corps tout entier peut résumer le tien.
Les jours sont bien trop courts et les nuits bien trop brèves,
Depuis que nous dormons sous le même édredon,
Et nos yeux sont rougis de bien trop simples trêves,
Quand nos sourires éclatent de si belles façons.
Les rêves vont bon train : nous recréons le monde.
Les idées se bousculent et deviennent promesses,
Des demains vont alors naître d'hier qui fondent.
La vie prend des allures d'éternelle kermesse.
On trace le bonheur du petit bout des mains,
À tout moment, on craint qu'il fuit vers d'autres lieux,
On a peur au réveil qu'il soit sans lendemain,
Et même non croyant, on s'en remet à Dieu.

Drame de la folie peu ordinaire...

Je crois bien qu'avant toi, j'étais dans la nuit noire,
Tu entras dans ma vie comme l'astre du jour,
Pour réchauffer mon cœur, me permettre de voir,
Et donner de nouveau un sens au mot amour.
Je suis peut-être fou, mais sûrement sincère,
Tu as su faire renaître en moi toute une fête,
Et si l'éloignement me rend parfois amer,
C'est si doux dans l'instant de t'avoir en ma tête.
Où allons-nous ma mie, je ne le sais pas bien,
Je me sens différent, construit en d'autres fibres
Et même si demain je ne comprends plus rien,
Je m'en vais avec toi, n'importe où si je vibre
Si le monde voulait tourner à ma façon,
Si j'étais Dieu parfois, maître de nos destins,
Je conjuguerais bien aimer à ta leçon,
Et j'aurai avec toi de prodigieux desseins...

Femmes Thétis...

Comme un ciel de printemps, qui va du bleu au gris,
Souvent, vous transformez votre journée ainsi,
D'un matin trop chagrin, vous faites un soir
d'ivresse,
Un sourire suffit, ou quelques mots tendresses.
Un beau soleil d'été peut devenir frimas,
Si votre compagnon ne vous contente pas,
Le jour femme serpent, la nuit chatte câline,
Il est bien difficile, parfois que l'on devine,
D'un dimanche bonheur, naît un triste lundi,
D'une belle colombe, une louve prédit,
Vous êtes versatiles, et peu faciles à suivre,
Pourtant indispensables de notre joie de vivre,
Et je vous aime ainsi, étant de votre race,
Le temps, s'il est changeant, me laissera sa trace,
Et comme vous mesdames, parfois anges ou
démons,
Je vous suis dans la vie de toutes les façons

* Thétis Femme de Pelée qui avait le pouvoir de se transformer au gré de son humeur, en un animal de son choix.

La porte...

Derrière une porte fermée, il est facile d'espérer,
Derrière une porte fermée, tu peux trouver la liberté,
Derrière une porte fermée, tu as la joie, tu as
l'amour,
Derrière une porte fermée, tu as la place d'un
toujours,

Devant une porte fermée, tu peux être désespéré,
Devant une porte fermée, tu peux perdre ta liberté,
Devant une porte fermée, tu peux te chagriner
d'amour,
Devant une porte fermée, tu peux perdre le fil du
jour...

Tu peux rester la porte close, bien enfermé à double
tour,
Mais tu perdras le goût des choses, et tu vivras à
contre-jour...

Pretty chérie...

In the middle of my life,
I have meet a pretty wife,
D'une beauté pleine d'émoi,
Qui ne laisse personne froid,
Dainty like a wild orchid,
In front of her, I was a kid,
Dans mes pensées, je la gravais,
Pour très longtemps, je le savais
The destiny makes often miracles,
I believe to be project in fables,
Cette histoire existait dans la réalité,
Épris d'elle ? Comme je l'étais en vérité !

Pour toi...

Dans tes yeux azurés, j'ai entrevu la mer.
Tu as su dans l'allure, faire reculer le temps.

Ton rire plein de vie est une bouffée d'air,
Et de t'accompagner est un plaisir charmant.

Ce message est pour toi et pour toi seulement,
Garde le dans ton cœur, grave le en ton âme,
Ne le partage pas, cache le prestement.
Il est celui d'un homme qui n'aime que sa femme...

Poème sur couverture bleue...

Sur la couverture bleue d'un cahier d'écopier,
J'ai engagé ces mots, juste pour souligner,
Que même par ciel gris, maussade et nuageux,
Ton rire éclate encore comme un soleil heureux
J'ai rencontré parfois, au détour d'un chemin,
Des personnes agréables, des esprits peu chagrins,
Qui se plaisent à l'image de l'oiseau idéal,
A être le vecteur de notre élan vital.
Elles font progresser dans cette triste vie,
En délivrant un peu des touches d'harmonie,
Merci à tous les dieux d'avoir créé ces êtres,
Pour nous les mandater, non pas comme des maîtres,
Mais comme des égaux, amis et voyageurs,
Qui nous font avancer, en repoussant nos peurs ;
Grand merci pour tes dons, précieux et nécessaires,
Qui nous aident à survivre souvent au plein enfer.
Puisses-tu les garder encore des millénaires.

Ma mie...

Tu es chaude, ma mie, comme un soleil d'été
Belle comme la lune, à la douce clarté.
Le jour comme la nuit, tu emplis mes pensées
Et pour toi, sur la feuille ma plume va glisser
Tu es charme en personne, dans toutes tes allures ;
Je ne connais pas d'hommes qui ne perdraient
mesure.

Comme plante odorante, en pleine floraison,
Tu me fais perdre ici un peu de ma raison.
Comme il est agréable pour muse de t'avoir,
Tu me guides la main pour dresser mon Histoire ...

Home sweet home...

Chaque être sur la terre a besoin d'un abri.
A chacun son modèle, suivant sa propre vie.
Le renard a son trou et l'aigle aura son aire,
Les uns préfèrent le sûr les autres le mystère.
J'ai été si heureux d'être admis dans le tien,
Libre, accueillant et fier, il te décrit si bien,
De chez toi s'exprimait un si beau paysage,
Qu'Ulysse, s'il le savait, aurait fait le voyage.
Tu vas parfaitement avec ce cadre-là : ces
montagnes attirantes et pourtant dangereuses,
Qui poussent ma personne à en être amoureuse
Elles ont comme la mer, les charmantes beautés,
Qui entraînent à tout prix l'homme pour les goûter
On est tous gourmands des plaisirs de ce monde,
Et moi pour le premier, d'entrer dans cette ronde
Toi ma belle tu es, attachante et sensible,
Et regardant tes yeux, tout me paraît possible.

Comme une chatte...

Comme une douce chatte, je vous sais sensuelle,
Vos yeux ont du siamois la trace existentielle
Vos habits sont souvent un pelage soyeux
Votre corps prend alors un détour gracieux.
Votre timbre de voix miaule doux aux oreilles
Votre démarche aussi aux félins est pareille.
Vous êtes femme chatte qui love et qui empresse
Laissez-moi un instant vous livrer mes caresses.

Cartable sac ado...

Pour jouer ce matin,
J'ai mis dans mon cartable,
Une pomme de pin
Qui dormait dans le sable.
Pour goûter ce matin.
J'ai mis dans mon cartable,
Un gros quignon de pain,
Qui séchait sur la table.
Pour rêver ce matin,
J'ai mis dans mon cartable,
Un bout de papier peint,
Qui collait à ma fable.
Pour rire ce matin,
J'ai mis dans mon cartable,
Des blagues de copains
Qui sont indémodables.

Ce matin, désormais, tout est dans mon cartable,
Du rêve, des jeux, du rire et puis du pain,
Je peux quitter les miens, je ne suis plus comptable.
Je peux rompre mes liens et partir très très loin.

La clé du bonheur...

Par ma voix sans issue, je crie souvent ton nom ;
Sur ma foi, à l'insu, je prie un ciel de plomb.
Où es-tu mon amour, où es-tu ma raison,
Où est-il le parcours qui mène à ta passion ?

Dans mon ciel de lit laisse une place aux rêves,
Par nos corps entendus donnons-nous une trêve.
Où es-tu mon amour, où es-tu ma raison,
Où est-il le parcours qui mène à ta passion ?

L'azur nous éclabousse d'un soleil zénithal,
Il ravive et enflamme une mer estivale.
Où es-tu mon amour, où es-tu ma raison,
Où est-il le parcours qui mène à ta passion ?

Il est temps maintenant de dormir tous les deux,
D'être apaisés enfin d'un sourire bienheureux.
Te voilà mon amour, te voilà ma raison,
J'ai trouvé le parcours qui mène à la passion ?

Liberté...

Comme j'aime la liberté, enchaîné à ton corps.
Comme j'aime la liberté, livré à ton décor.
Comme j'aime la liberté, attaché à ta bouche.
Comme j'aime la liberté, crucifié sur ta couche.
Comme j'aime la liberté, prisonnier de tes yeux.
Comme j'aime la liberté, lorsque tu dis je veux.
Comme j'aime la liberté, enfermé dans ton cœur.
Comme j'aime la liberté, encerclé de bonheur.
Comme j'aime la liberté, pleurant la vérité.
Comme j'aime la liberté, privé de liberté.

Surtout quand ma geôlière a des inclinations,
Pour un prisonnier fou qui adore sa prison...

Les mots de toutes les couleurs...

Je t'écirai des mots de toutes les couleurs,
Pour te parler amour, pour te dire bonheur,
J'irai plonger ma plume au profond de tes yeux
Pour y trouver le ciel au plus bleu de son bleu,
Mon sang servira d'encre aux vermillons messages,
Que je te confierai aux creux de douces pages
Je volerai aux dieux tout l'or de leurs soleils
Pour éclairer mes vers et combler tes réveils,
Je couperai les ailes de tous les papillons,
Pour prendre leurs nuances et écrire ton nom.
Je faucherai les fleurs de toute la planète
Afin que leurs parfums colorient ma palette.
Pour toi il n'est de coin que je n'explorerai
Pour teindre tous les mots qui crieront tes attraits.

Pensées...

Une femme est passée et puis s'en est allée,
En laissant seulement une image fidèle
Elle revient souvent partager mes pensées,
Et arrête un instant tout le monde autour d'elle.
Mon regard se perd de gestes instinctuels,
Le temps fait une pause et prend un peu son temps,
Puis tout reprend son cours, destins originels.
Et l'on croit à jamais que tout est comme avant.

Et puis l'on s'habitue, malgré tout, malgré soi.
Et c'est ce qui nous tue, à petit feu, moi après moi.

Dans les yeux de mon père...

Papa,

Il y avait dans tes yeux tant de choses à surprendre,

Il y avait mille feux, mille éclats de tendresse,

Il y avait si souvent une lueur si tendre,

Que mon cœur en frémit toujours plein d'allégresse.

Il y avait aussi, les mises en garde d'un père très attentif,

Il y avait les mauvais souvenirs qui froissaient ton regard,

Il y avait toujours l'ardeur d'un homme combattif,

Que la ferveur brandit comme un fier étendard.

Comme j'aimais ces yeux, quand le soir arrivait,

Quand tu me transportais dans mon lit accueillant,

Comme ils semblaient ici me transmettre leur paix,

Quand je fermais les miens sur ce bonheur plaisant.

Tu étais un modèle à nul autre pareil.

Je suis presque certain que, là-haut, dans ton ciel,

Tes yeux si bienveillants toujours me surveillent,

Et guident tous mes pas pour souffler tes conseils...

Note de l'auteur

« C'est tellement complexe un humain et, jusqu'au dernier instant, tellement inachevé ! »

Abbé Pierre / Servir

« Auberge espagnole : auberge où l'on ne sert pas à manger, où l'on ne déguste que ce que l'on a apporté. Par extension : lieu où l'on ne trouve que ce qu'on y a amené. »

« Emoi, émoi, émoi, » est un poémier d'amours où, comme dans une auberge espagnole vous ne trouverez que ce que vous transportez en permanence avec vous-même : vos émotions, vos joies, vos humeurs, vos tristesses, vos incertitudes, votre complexité. Cette liste est longue car nos vies sont remplies d'abondantes sensations et de multiples états d'âme...J'ai mis plus de trente ans à réunir ces quelques pages et il ne faudra que quelques heures pour que nous les partagions....

Comme le temps est difficile à évaluer ! Comme le chantait Léo Ferré : « Avec le temps, va, tout s'en va ». Nous sommes tous soumis au temps qui passe, et parfois, on se surprend à vouloir l'arrêter, à essayer au moins de le ralentir... Mais face à sa fuite, n'est-il pas important de savoir profiter de l'instant présent, du moment fugace qui a tôt fait de se dérober, et d'aller prendre ailleurs, souvent à notre insu... du bon temps ?

Bonne lecture à vous...

